

# LA VÉRITABLE HISTOIRE DE MON PÈRE

## 1.

Alors vous êtes au milieu des gens qui ne savent pas, qui sont à mille lieues de savoir, parce que apparemment rien n'a changé. Et c'est vrai. Rien n'a changé. Tout est pareil sauf une chose : vous avez commis l'irréparable.

C'est vrai que la maison est la même, les objets n'ont pas bougé, les choses sont à leur place, si ce n'est un peu plus de bordel dans votre bureau, un sacré bordel même, sur votre bureau, des feuilles partout, dans tous les sens, empilées, étalées comme des cartes. De quoi mettre la puce à l'oreille !

Et maintenant, vous êtes au volant d'une voiture qui n'est pas la vôtre. Un luxe de voiture que vous ne vous étiez jamais permis auparavant, que vous ne vous seriez jamais permis si vous n'aviez pas commis l'irréparable. Un luxe de voiture complètement décalé, qui arrive trop tard, à un moment où tout ça ne devrait plus avoir aucune importance, mais qui vous fait plaisir quand même, parce que vous êtes un

homme et que les hommes aiment conduire les belles voitures.

Alors bien sûr, vous roulez tout droit, droit devant : c'est une fuite. En regardant l'heure, vous vous demandez si la chose a été découverte, si le monde a basculé pour les autres aussi, ou s'il continue encore un peu sur sa lancée. Mais, de toute façon, plus pour très longtemps.

Vous vous revoyez parmi eux, il n'y a pas un quart d'heure de cela, présent, là, le même, tenant une conversation avec eux, une flûte à la main, préparant votre fuite imminente, dans la première voiture dont vous pourrez voler les clefs.

Avec la terreur au ventre d'être découvert, d'entendre le cri de celui qui aura découvert l'irréparable, à côté, derrière la porte, derrière le fauteuil, à côté.

C'est trop tôt encore.

Il n'y a que votre fille aînée, Hélène, qui sache la vérité. Mais que vaut sa parole ?

Alors elle se tait, partageant votre secret, le temps nécessaire à sa découverte qui viendra plus tard, le temps pour les autres d'ouvrir les yeux sur vous, enfin, de comprendre qui vous êtes vraiment.

En attendant, ce sont encore vos amis qui vous aiment et vous apprécient, parce que rien n'a changé en apparence, tout est à sa place, tout est pareil, sauf une chose : vous avez commis l'irréparable.

Mais vous êtes si seul au monde en réalité, vous

*La Véritable Histoire de mon père*

êtes tellement devenu votre propre univers, votre référence unique, que l'idée de vous excuser, de vous rendre aux autres, de leur demander pardon, de leur demander de vous comprendre, rien de tout cela ne vous vient à l'esprit.

Et même, vous devez tirer un sacré plaisir à être brutalement devenu tout autre, tranché, décapité, sans plus aucune référence ni lien avec le monde qui vous entoure, seul au monde.

Oui, un sacré plaisir à parler avec vos invités, dans votre jolie maison ouverte sur le jardin, risquant d'être découvert pendant le temps nécessaire à l'organisation de votre fuite.

Parce que vous avez commis l'irréparable. Et que vous devrez payer pour ça.

## 2.

Depuis, vous avalez du bitume dans la voiture luxueuse de vos amis, évitant les grandes routes, les autoroutes et les barrages, regardant l'heure, imaginant les visages souriants partis à votre recherche, le visage tendu de votre femme demandant à vos amis :

— Vous n'avez pas vu Simon ?

— Je l'ai vu dans la cuisine il y a deux minutes.

Mais vous n'y êtes plus, la cuisine est vide, ouverte sur le jardin, sur le gravier du sentier, les grosses voitures de vos invités. Et, par acquit de conscience, votre femme regarde le jardin détrempé, frappé de nouveau par le soleil de juin, lève les yeux vers le ciel menaçant, puis referme la porte en prévision de ce qui va tomber.

— Il m'a dit qu'il allait chercher du vin, non ? Il doit être à la cave.

Car votre jolie maison couverte de vigne vierge l'été est suffisamment grande pour y vivre caché, sans que personne ne sache précisément où vous

*La Véritable Histoire de mon père*

vous trouvez, dans le cellier, la cave, votre bureau ou l'une des dépendances aménagées dans le jardin. Mais votre femme hésite à vous y chercher pour cause de talons hauts, de pluie imminente et de boue sur le sentier, entre les graviers.

Ou bien personne ne s'est aperçu de votre absence, au milieu des rires et des conversations, du champagne, de vos amis perdus pour toujours, élégants, riches, quelquefois snobs mais brillants. Des gens comme vous.

La pluie se remet à tomber, énorme, d'un seul coup, des trombes. Vous mettez une bonne minute à trouver les essuie-glaces et les phares, si bien que votre Porsche – la Porsche que vous avez volée – mord le bas-côté de la route, le fossé plein de boue. Et il s'en faut de peu pour que vous vous tapiez un arbre, un platane ou un marronnier, impossible à dire avec cette eau, un arbre qui mettrait fin à votre fuite, à vingt kilomètres de chez vous.

### 3.

Tout autre que vous aurait envie de mourir. Et le platane ou le marronnier tomberait à point. Mais vous tenez à vivre maintenant que vous vous savez condamné, maintenant que vous êtes seul au monde, que vous avez commis l'irréparable. Aussi levez-vous le pied de l'accélérateur et freinez-vous à fond pour éviter le fossé, les platanes et l'accident qui vous tuerait.

Combien de temps durera votre fuite jusqu'à ce que l'on vous rattrape ? Combien de temps pourrez-vous rouler ?

Ce n'est pas l'essence qui manque, ni l'argent : vous en êtes plein. Mais votre femme a essayé de vous rejoindre maintenant, sur votre portable. Vous voyez son visage inquiet. Jolie malgré tout, en toute circonstance, elle vous cherche parmi vos amis. Mais vous n'y êtes plus.

Et quand bien même vous y seriez, vous verrait-

elle ? Puisque vous êtes déjà mort au monde des bien vivants.

— Qu'est-ce que tu as Nathalie ? lui demande-t-on. Tu as l'air inquiète ? Ça ne va pas ?

Et l'une de ses copines, ivre probablement, ajoute en lui passant le bras autour du cou :

— *No more champagne ?*

Mais ça ne la fait pas rire, pas même sourire. Elle se dégage et dit seulement :

— Je n'arrive pas à joindre Simon. Il a disparu.

— Appelle-le.

— J'ai essayé.

— Ça ne répond pas ?

— Je tombe sur son répondeur.

— Tu as été voir partout ? Il doit être avec la petite, non ?

Parce que ce ne serait pas la première fois que vous vous réfugiez dans la chambre de votre fille, sous le prétexte que vous l'auriez entendue pleurer.

Pour le coup, la suggestion rassure votre femme.

— Tu as raison, il doit être là-haut. Excusez-moi mes chéries.

Et Nathalie de s'excuser auprès de ses copines, de monter à l'étage jusqu'à la grande chambre rose de votre enfant de quatre ans, qui devrait dormir profondément à cette heure-là, après la journée qu'elle a passée avec son père, malgré l'orage de fin de jour-



*La Véritable Histoire de mon père*

née, malgré les coups de soleil entre les volets, malgré les rires et les conversations des invités.

Seulement il n'y a personne dans la chambre rose. Vous n'y êtes pas. Vous n'y êtes pas et votre fille non plus. Son lit est vide, ce qui est normal, puisqu'elle est derrière vous, sur la banquette arrière de la Porsche que vous avez volée à vos amis.

#### 4.

La voiture que vous conduisez semble avoir été faite pour vous. Cette manière qu'elle a d'être attentive à la route, de chasser la pluie devant vos yeux, d'adhérer au sol glissant, de pousser dans les tours quand il faut doubler. Et vous pouvez vous permettre d'en jouer maintenant que vous avez tout perdu, vous pouvez tout vous permettre : accélérer droit dans le mur, écraser des gens, des animaux, tuer encore une fois, tuer plein de fois jusqu'à ce que l'on vous rattrape. Que tous ceux qui sont à vos trousses vous rattrapent si c'est l'occasion que vous cherchiez.

Et vous passez la main entre les deux sièges avant, vers la banquette arrière, sous le plaid, pour toucher votre fille, votre petite fille qui devrait dormir puisqu'elle est allongée, mais qui ne dort pas, qui est allongée parce que son corps ne peut plus la soutenir, parce qu'il est mort, parce que vous l'avez tué et que vous l'avez pris dans vos bras, enroulé dans un

## *La Véritable Histoire de mon père*

plaid, caché dans votre bureau, derrière un fauteuil, en attendant de fuir.

Et personne n'a rien vu, si ce n'est votre aînée, la folle, contrainte à se taire. Personne n'a rien vu parce que vous vous teniez au milieu de vos invités, une coupe à la main, dans votre jolie maison aux fenêtres dévorées par la vigne vierge, parlant affaires, rachats, fusions, argent, attendant que la pluie se calme, que l'orage passe pour fuir, brisé, détruit, mort, mort aux autres, tout autre, déchiré, un étranger.

Et plutôt que de demander pardon, vous avez laissé un mot sur la table de votre bureau, expliquant tout, n'expliquant rien, une histoire à dormir debout, un mensonge facile, à l'image de votre vie et de votre personne, dans le mensonge perpétuel, incapable de faire la vérité sur vous-même.

## 5.

Vous êtes vraiment bien équipé pour une fuite, au volant d'une Porsche faite pour cela, solide comme un tank, rapide comme un avion de chasse, cramponnée à la route même sinueuse. Personne ne vous arrêtera, vous finirez bien par atteindre les montagnes en continuant tout droit comme ça, à cinq cents kilomètres de chez vous, peut-être un peu plus, si vous vous obstinez à emprunter les départementales, ce qui n'est pas forcément la meilleure idée pour passer inaperçu.

Les montagnes, votre ultime destination.

Maintenant qu'il fait nuit, votre femme a illuminé la maison, allumé les spots sur la Seine, éclairé le chemin de gravier par où est arrivée la police. Et vos amis ne comprennent pas comment vous avez pu voler leur Porsche. Mais ce n'est rien à côté de ce qui s'est passé, alors ils ne la ramènent pas trop, se contentant d'en donner une description précise pour être sûrs de la retrouver, si possible intacte.

## *La Véritable Histoire de mon père*

Intacte ! Vous vous en foutez pas mal maintenant que vous avez tous les pouvoirs, que vous êtes au-delà du dire oui ou du dire non, maintenant que la seule chose que vous méritiez c'est la mort. Et vous vous dites que vous aviez des enfants, mais pas de Porsche, non, pas de Porsche, mais des enfants. Et maintenant que vous la conduisez, qu'elle est à vous, probablement jusqu'à la fin de votre vie, vous savez ce que c'est que d'en avoir une, de la conduire. Mais eux ne sauront jamais ce que c'est que d'avoir un enfant sur le tard, quand on a cinquante ans, même si c'était pour faire plaisir à votre femme, plus jeune que vous, oui, mais plus si jeune que cela.

Vous auriez besoin d'aide, quelqu'un qui vous tendrait la main, vous qui étiez si bien entouré. Mais il n'y a personne à vos côtés désormais. Et comme vous êtes agnostique, c'est-à-dire que la question de Dieu ne vous a jamais intéressé, vous ne pouvez même pas en appeler au Seigneur Jésus pour vous sauver. Alors la tentation de l'arbre à heurter se fait plus grande, il suffirait de ne pas lever le pied, de ne plus tourner le volant pour en finir avec vous-même.

Mais vous devez au corps de votre petite fille autre chose que de la tôle et du pare-brise. Et vous lui demandez pardon d'avoir eu cette idée en posant la main sur le plaid, entre les sièges baquets, un geste d'amour. Puis vous ramenez votre bras à vos yeux pour les essuyer, un grand coup de manche qui n'est

*La Véritable Histoire de mon père*

pas suffisant pour voir la route. Alors vous appuyez franchement dessus, sur vos yeux, avec la paume de votre main, en évoquant le Seigneur Jésus puisque vous n'avez personne d'autre devant qui pleurer, devant qui vous mettre à genoux, aucun visage vers qui vous tourner, si ce n'est celui de votre fille qui ne vous sourit que dans vos rêves seulement.

## 6.

Maintenant que la nuit est complètement tombée, qu'aucun arbre ne se distingue plus des autres dans la lumière de vos phares au xénon, vous vous souvenez. Du désir de Nathalie d'avoir un enfant, de votre indifférence, de vos mensonges, de votre absence.

C'est un cliché, mais votre vie en est pleine.

Vous vous souvenez du cadeau pour ses trente ans, un enfant, parce qu'elle vous aurait quitté sans ça.

Sa grossesse, sa « grosse période », comme elle disait. L'accouchement sans grande émotion – vous ne pouvez plus vous mentir –, la naissance d'un enfant, une fille, encore, vous en avez déjà une, ça fera deux. Une petite fille, une enfant sacrifiée, qui n'aura pas eu de père jusqu'à ses quatre ans, jusqu'à ce que vous traversiez le jardin des Tuileries, un jour de fête foraine.

Parce que vous n'aviez pas eu de temps avant, pour vous occuper d'elle, ni de sa sœur, ni de sa mère. Vous n'aviez de temps pour rien.

## *La Véritable Histoire de mon père*

Car vous étiez ambitieux, au meilleur sens du terme. Vous avez mené votre carrière de main de maître, gravissant les échelons quatre à quatre, sans hargne ni revanche à prendre, mais rapidement, avec élégance même. Pensant qu'il suffisait de pourvoir aux besoins matériels de votre famille pour être un bon père, un bon époux. Une excuse plutôt, pour justifier votre absence, l'échec de votre premier mariage.

La vérité, c'est qu'il n'y avait jamais eu d'autre place pour des enfants qu'une grande chambre rose au premier étage de votre jolie maison dévorée par la vigne vierge.

Jusqu'à la phrase de votre petite fille, un matin, à la grande table de la cuisine rustique, alors que vous lisiez *Le Figaro Économie*.

— Papa, tu sais, à côté de chez Nounou, il y a la foire.

Cette phrase anodine, qui ne demandait en réponse qu'un « C'est vrai ? » faussement intéressé – vous avez juste fait un bruit avec votre gorge –, est finalement restée quelque part dans votre cerveau, dans un compartiment étanche, avec d'autres peut-être, pour être resservie plus tard, le lendemain, au moment où vous traversiez à pied le jardin des Tuileries.

Vous pourriez prétendre à de la manipulation puisque, étrangement, consultant votre agenda à



*La Véritable Histoire de mon père*

l'heure du déjeuner, vous annonciez à votre assistante :

— J'y vais à pied, c'est de l'autre côté de la Seine.

Et elle, surprise de cet événement – se rendre à pied à un rendez-vous en est un –, de vous relancer au moment de partir :

— Vous êtes sûr que vous ne voulez pas que j'appelle un taxi ?

Mais le fait de réitérer votre « Non, j'y vais à pied, c'est mieux » vous préparait certainement à de grands bouleversements puisque vous sortiez des chemins balisés, de votre route habituelle.

## 7.

Au moment de traverser la rue de Rivoli, au niveau de l'hôtel de Castiglione, entre les voitures, vos dossiers bien en main, vous réalisez que le temps de déplacement est à prendre sur celui du déjeuner, que vous n'aurez pas le temps de manger, que vous avez faim, que vous ne pouvez pas aller à votre rendez-vous en ayant faim.

Mais vous êtes tout à fait certain de trouver quelque chose à acheter de l'autre côté de la Seine, puisqu'il n'y a rien ici. À moins que vous n'achetiez un sandwich aux Tuileries et le mangiez tranquillement, assis face à une fontaine, les dossiers bien en main.

Sauf que ça ne s'est pas tout à fait passé comme ça.

Vous n'êtes pas entré dans les Tuileries pour acheter un sandwich. Vous êtes entré dans le jardin par hasard, pour couper court, pour gagner du temps sur votre déplacement. Et c'est là que vous avez vu la foire silencieuse qui tournait sans musique pour ne

## *La Véritable Histoire de mon père*

gêner personne, ni les bureaux ni les riverains. Et c'est à ce moment que vous avez décidé de l'attraper cette foire, par le plus petit bout, par une extrémité déserte, par le vendeur de gaufres, de crêpes et de barbe à papa, en espérant qu'il vende aussi des sandwiches.

Et alors oui, quel voleur ! Le type vous vend un hot dog pour quatre euros, un quart de baguette avec une saucisse sans rien d'autre, seulement du ketchup à se servir soi-même, même pas chaud, à peine tiède.

Un moment vous hésitez à le lui rendre, en lui demandant s'il se fout de votre gueule. Mais vous lui avez donné votre argent et il ne vous le rendra pas.

Avant de quitter sa caravane, vous cherchez des yeux l'affichage des prix pour vérifier qu'il ne vous a pas volé, à cause de votre costume sombre et élégant, et de votre propension à claquer des billets de dix comme des centimes. Mais non, vous avez payé le prix public et vous vous éloignez.

## 8.

Et alors que, dans votre Porsche, vous vous apprêtez à vous mentir, une fois encore, en prétendant que rien ne vous avait préparé à cela, vous pilez net, vous écrasez le frein jusqu'à ce que votre voiture, merveille de technologie, s'arrête complètement, sans glisser sur la route dégoulinante, sans le moindre écart, net, éclairant de rouge la campagne plongée dans l'obscurité humide.

Et vous cognez de toutes vos forces contre le volant broché qui en gardera la marque. Avec vos poings, vous tapez dessus en gueulant contre vous-même, contre votre mensonge permanent, votre incapacité à descendre au fond de vous sans mentir.

Et même cela est faux.

Car vous devriez plutôt parler de votre lâcheté, de votre confinement à la surface des choses. Alors que l'on vous appréciait pour cela, pour votre capacité à prendre des dossiers en main, à bras le corps, et à vous y plonger, à fond, jusqu'au fond, jusqu'aux plus

étroites ramifications, pour tout y éclairer de votre intelligence. Et que cette propension, ou cette qualité, vous valait l'admiration de vos collaborateurs, en vous donnant toujours de l'avance sur les autres, sur vos clients dont vous anticipiez les réactions, pour contrer leurs objections, les accompagner ou leur piquer leur blé. Tant est si bien que vous apparaissiez aux yeux de certains – on vous l'avait rapporté – comme un gourou, un gourou de la finance, un devin, un druide, un grand prêtre, un homme capable de prévoir l'avenir...

Mais aussi un criminel, dans une voiture volée, les portes bien fermées, le regard flou entre les gouttes et quelques feuilles arrachées aux arbres, alors qu'on est en juin – mais c'est une vraie tempête –, dans la lumière des phares qui écrase tout.

En vous redressant contre le dossier de votre voiture, en prenant appui de vos deux mains sur le volant broché, vous jurez de ne plus jamais vous mentir. Dans un serment puéril, vous jurez d'être honnête, de ne plus rien vous cacher, de ne rien changer ni modifier, d'aller au fond des choses. Comme si vous aviez le choix ! Prétendre le contraire serait déjà un mensonge.

Autant en finir tout de suite alors : vous retirez la ceinture qui vous sanglait au siège baquet.

De l'extérieur, votre voiture semble attendre vos ordres, prête à bondir, ramassée sur elle-même

comme un sprinter, les deux pieds calés dans des starting-blocks, regardant au loin, attentive à la route, le moteur haletant. Et lorsque vous appuyez sur l'accélérateur sans enclencher de vitesse, c'est un bruit d'animal que l'on entend, un chat sauvage, un lynx, un feulement rauque. Vous faites ça plusieurs fois, vous appuyez, puis vous relâchez, quatre fois. Et puis vous libérez la puissance de votre voiture qui laissera une trace de son passage. Elle vous propulse en avant la fusée, droit devant, jusqu'au prochain tournant, jusqu'à l'arbre. Et à plus de cent kilomètres à l'heure, votre airbag ne vous sauvera pas.

L'ironie veut que la route soit droite, qu'il n'y ait aucun tournant, la ligne droite pendant des kilomètres. Une embardée suffirait, mais vous vouliez un tournant.

Vous vous arrêtez finalement, garant la voiture sur le bas-côté aménagé pour les pique-niques en famille. Vous stoppez là, en warning, vous excusant auprès de votre fille, auprès du corps de votre petite fille qui a glissé depuis la banquette arrière, qui s'est coincé la tête entre votre siège et le sien, au moment où vous avez pilé net.

— Il ne fallait pas freiner comme ça papa, tu m'as fait mal à la tête.

Vous êtes incapable de la sortir de là. Peut-être suffirait-il de la tirer par les épaules, ses toutes petites

épaules, ses demi-épaules comme vous disiez parce que, mises bout à bout, elles n'avaient même pas la taille d'une épaule d'adulte. Mais vous êtes complètement terrorisé à l'idée de la toucher. Non pas de la toucher, vous pourriez la toucher, le plaid la protège, mais de la déchirer en la tirant par les épaules, que le corps vienne sans la tête.

Il y a forcément un mécanisme, un rail pour faire avancer le siège. Mais vous ne comprenez rien à cette voiture, ce n'est pas la vôtre, et vous essayez de vous justifier auprès de votre fille qui pleure, vous l'entendez pleurer, ou de la rassurer :

— Je vais trouver quelque chose, ne pleure pas, arrête de pleurer mon cœur.

À court d'idées, vous sortez de la voiture sous la pluie, la pluie qui entre par le col de votre chemise lorsque vous vous penchez pour rabattre le siège, même ça c'est compliqué. Et comme vous ne vouliez pas le toucher, le corps de votre petite fille tombe en avant. Pas sur la route, Dieu merci, pas sur la route, mais contre le plancher. Si bien qu'il faut la prendre dans vos bras, sentir de nouveau ses dix-huit kilos, une petite momie de dix-huit kilos roulée dans un plaid.

Finalement le contact vous arrache un soupir, vous fermez les yeux, sous la pluie, votre enfant dans les bras.

Puis vous ouvrez la portière du passager pour

*La Véritable Histoire de mon père*

déposer son corps tout à côté de vous, jurant que vous irez jusqu'au bout avec elle, que vous ne l'abandonerez jamais et vous refermez la portière en la claquant.



## 9.

Debout devant l'entrée de la foire du jardin des Tuileries, vous tenez d'une main vos dossiers et, de l'autre, portez à votre bouche le hot dog à quatre euros, le quart de baguette tiède et la saucisse que vous déchirez d'un grand coup de dents.

La forme et la chaleur de la saucisse pourraient vous faire sourire, vous pourriez imaginer des choses. Mais vous n'êtes pas du genre marrant, plutôt sérieux. Vous aimez rire, vous riez, ça vous arrive, vous avez de l'humour même, vous faites rire votre femme, mais vous n'êtes pas un type marrant à proprement parler.

Donc, non, vous ne mettez pas la saucisse du hot dog dans votre bouche en pensant à autre chose qu'au travail, à votre client, à sa psychologie, à ce que vous allez lui faire avaler, à votre stratégie marketing, à la recommandation qui suit, recommandation chiffrée qu'il va signer, pour vous ça ne fait pas l'ombre d'un doute, pour vos collaborateurs non

plus d'ailleurs, qui vous connaissent, le client va signer.

C'est pour cela qu'on vous appelait « Rocco », parce que vous étiez un as de la recommandation, par allusion à Rocco Sifreddi, la bête de sexe, comme vous qui étiez la bête des recommandations, des « recos ». Et ça vous flattait gentiment qu'on vous appelle comme ça. Jamais en face bien sûr, mais dans les bureaux, entre jeunes loups de la finance qui vous demandaient des conseils : « Comment arriver à de tels résultats, une signature en bout de reco à quatre-vingt-dix pour cent ? – Question d'expérience », répondiez-vous, ce qui n'était pas tout à fait juste, de concentration aussi, votre capacité à vous extraire du monde environnant, à ne plus le voir, à l'ignorer, à en faire à vos yeux une forme générale et floue, sans aspérité, pour vous concentrer seulement sur votre tâche, un dossier, une reco, un client. Comme un peintre ou un plasticien, concentré sur l'objet de son étude – c'est votre femme qui, un jour, a fait ce rapprochement.

Alors, évidemment, vous seriez bien incapable d'expliquer pourquoi, au moment de terminer votre hot dog, aux trois quarts de l'allée, à une demi-heure de votre réunion, au moment où vous vous léchez les doigts faute de serviette en papier – ce voleur ne vous en a même pas donné –, la phrase de votre petite fille vous revient :

*La Véritable Histoire de mon père*

— Papa, tu sais, à côté de chez Nounou, il y a la foire.

Celle qui est devant vous, illuminée et tournant sans autre bruit que celui des rails et des moteurs. La foire dont vous avait parlé votre fille, sa Nounou habite à côté – ce qui est normal, puisque c’est vous qui l’y déposez tous les mercredis. Et vous réalisez seulement maintenant, c’est incroyable, que, probablement, la Nounou y promène votre fille les jours de beau temps comme aujourd’hui. Dans le jardin des Tuileries, au pied de votre bureau. Et qu’il vous suffirait de regarder par la fenêtre pour les voir toutes les deux, peut-être même de convenir d’une heure où elle serait certaine de vous voir à votre fenêtre, la Nounou désignant votre bureau du doigt en disant :

— Regarde ma chérie, ton papa te fait signe.

Mais cette idée ne vous est jamais venue à l’esprit. Personne ne vous l’a jamais suggérée non plus. Il fallait que ça vienne de vous – mais d’où en vous ?

En tout état de cause, c’est bien à ce moment précis que tout a commencé.

## 10.

Maintenant que vous avez terminé votre hot dog, sucé vos doigts pour en retirer le gras et le sucre, vous glissez une main dans la poche intérieure de votre veste pour attraper votre portable et cherchez dans l'annuaire le numéro de la Nounou.

Mais comment s'appelle-t-elle ? Monique.

En composant le numéro, vous ressentez quelque chose, un sentiment, une très légère culpabilité qui viendrait d'où selon vous ? Culpabilité de ne jamais avoir appelé auparavant, ou d'appeler quelques minutes avant une reco ?

Vos habitudes sont celles-ci : laisser sonner cinq fois, ne pas laisser de message, raccrocher. La cinquième sonnerie vous soulage presque, elle vous soulage même franchement, comme si, dans le fond, vous ne teniez pas vraiment à lui parler, comme si l'intention seule comptait, pour pouvoir dire à votre femme que vous l'avez fait, que vous avez appelé votre fille en plein après-midi, ce qui est déjà extraordinaire, un

*La Véritable Histoire de mon père*

signe de quelque chose : vous êtes parvenu à vous extraire de votre travail. Une prouesse en soi.

Il suffisait que quelqu'un fasse naître le désir en vous, et ça a été votre enfant.

Finalement, Monique décroche.

— Allô.

— Bonjour, comment va ma fille ?

— Qui est à l'appareil ?

— Son père.

— Oh ! pardon, je n'avais pas reconnu votre voix.

Ce ton que vos employés utilisent en vous parlant, cette espèce de marque de respect indéfinissable à laquelle vous êtes habitué.

— Tout va bien ?

— Mais oui. Tout va bien, monsieur. Elle joue.

— Elle est sage ?

— Un amour ! Un vrai petit pinson vous savez qu'elle est votre fille. Elle rit, elle danse, elle chante : un amour !

Ça vous flatte d'entendre ça, comme si vous y étiez pour quelque chose.

— Vous voulez lui parler ?

— Non... Laissez-la jouer. Je voulais savoir si tout allait bien.

— Tout va très bien, monsieur.

— Alors c'est parfait.

Vous raccrochez sans lui avoir parlé finalement. Et vous vous en voulez, mais ce serait ridicule de rappeler.

## 11.

Plus loin, la forêt s'ouvre sur le ciel, avec un village endormi et une station d'essence allumée. Au-dessus, au-dessus des arbres et de votre voiture qui ralentit, l'orage est passé. Ça doit tomber dur sur votre maison.

Ici ça s'est arrêté d'un seul coup, comme si vous aviez passé la frontière. Vous ralentissez, ouvrez votre glace et passez la tête en dehors, dans le frais et l'humide, le vivant régénéré par l'eau, et vous regardez le ciel, débarrassé de l'occupant, pur et constellé.

Vous voulez faire le plein, par sécurité, pour être certain d'arriver à bon port. À la sortie du village, vous mettez votre clignotant sur la gauche, coupant la ligne blanche – on ne peut pas rêver mieux pour se faire arrêter par la police –, prenant la station-service à l'envers, supputant qu'à cette heure et avec les litres que vous allez lui prendre le pompiste ne va rien dire.

Et, effectivement, il ne bouge pas, il vous regarde

seulement, il regarde votre voiture. Vous l'apercevez, derrière la vitre, très petit et tassé, un homme de votre âge peut-être, quoiqu'il en paraisse dix de plus, fatigué, sale, usé par ses veilles et le manque d'argent.

Et comme vous ne savez jamais si c'est à vous ou à lui de vous servir, vous optez pour le « jamais mieux servi que par soi-même », sauf qu'il y a un problème, parce que vous ne savez pas du tout comment on ouvre la trappe à essence, ni même où elle se trouve.

Vu de l'extérieur, depuis le pompiste, on peut vraiment se demander ce que vous foutez dans votre sacrée bagnole de riche à cent mille euros, à moitié couché sur le côté, immobile. On n'aperçoit que votre silhouette, comme si vous lisiez... un magazine ? une carte ? Ce qui signifierait que vous êtes perdu, que vous attendez de l'aide ou que l'on vous serve.

Mais vous n'êtes pas perdu, non, vous tâchez seulement de repérer dans le *user guide* Porsche le moyen d'ouvrir la trappe à essence. Et quand ça y est, lorsque vous avez trouvé où appuyer, le bruit de la trappe qui s'ouvre vous rassure. Vous mettez pied à terre, soulagé finalement que le pompiste ne se décide pas à bouger, soucieux d'éviter tout contact, toute parole avec un être vivant.

Un mort vivant en l'occurrence, paralysé de la jambe gauche et de la main, pour qui les déplace-

ments se mesurent en souffrances, surtout les jours de pluie, surtout la nuit. Un homme qui n'a pas réussi comme vous, subjugué par votre voiture, son rêve de toute une vie. Si bien qu'il ne veut surtout pas s'en approcher, paralysé par votre assurance, par le dédain avec lequel vous regardez le compteur à fric sur lequel il ne récupérera qu'une poignée d'euros, alors que pour vous c'est bingo, de la perte sèche, du passif dans votre portefeuille.

Vous raccrochez la pompe et vous vous apprêtez à payer.

Pourquoi payer ? Vous êtes un criminel en fuite. Pourquoi ne pas remonter dans votre voiture et filer à tombeau ouvert ? Le pompiste ne va pas vous courir après. Au mieux notera-t-il la plaque pour vous envoyer la facture. Au pis appellera-t-il la police.

Et alors ? Que risquez-vous, puisque vous êtes mort, déjà, aux autres et à vous-même ?

Pourtant vous faites le tour de votre voiture, rouvrez la portière du passager pour y prendre votre enfant, et la porter contre votre poitrine, pour faire « comme si », dans votre mensonge perpétuel.

Vu du pompiste qui ne vous oubliera jamais, vous n'êtes plus seulement un homme riche, mais aussi un bon père, ou peut-être un grand-père. Un homme heureux en tout cas, forcément heureux puisque vous aimez les enfants, ça se voit tout de suite, à la manière dont vous la tenez enroulée dans



un plaid, c'en est émouvant même, de la voir dormir comme ça, la tête cassée sur votre épaule, cette confiance qu'ont les enfants dans les adultes. Pourquoi n'aurait-elle pas confiance ?

Une fois entré dans sa guérite, vous parlez au pompiste tout doucement, pour ne pas réveiller votre fille qui dort si bien – vous avez mis son bras droit autour de votre cou. Vous tendez au bonhomme votre carte de crédit en lui demandant de taper le code.

— Vous pouvez taper mon code ?.

Le pompiste est content. Il aime les enfants, à défaut d'en avoir. Pas de femme non plus. Et puis il se sent utile, pour une fois. Et comme il a rendu service, il va se permettre d'engager la conversation, il ne peut pas vous laisser partir sans vous dire ce qu'il sait de votre voiture, une Carrera Turbo, 4,7 litres, 0-100 km/h en 5,7 secondes, 340 chevaux...

— Prenez des bonbons pour la petite, c'est moi qui offre.

— Non, ça va aller, merci, elle dort.

— Pour son réveil, si elle pleure, vous aurez des bonbons.

— Non, non, merci, je ne suis pas très bonbon.

Et, alors que vous fuyez, c'est vraiment une fuite, vous êtes bloqué par la porte que vous n'arrivez pas à ouvrir. L'infirme rigole et vous taquine, à cause du système de sécurité qu'il refuse de débloquent.

*La Véritable Histoire de mon père*

— Ouvrez-moi, nom de Dieu !

— Pas sans les bonbons !

Il vous rejoint en traînant la patte, un paquet de M&M's à la main qu'il tente de fourrer dans le plaid, pour le réveil de la petite, comme si c'était la souris qui était passée.

— Mais ouvrez-moi la porte nom de Dieu !

— Faut pas la tirer, faut la pousser. C'est tout bête ! Allez, je vais vous aider.

En désespoir de cause, alors que vous avez déjà un pied dehors, le type a un geste malheureux, il essaye de caresser les jolis cheveux bouclés de votre fille, ses jolis cheveux contre lesquels il accroche sa bague de vieux rocker, au moment où vous ne souteniez plus bien son cadavre, si bien que son petit corps se renverse, tombe à la renverse, en arrière, la tête en bas, la bouche et les yeux grands ouverts, révoltés.

Alors vous comprenez au cri du pompiste qu'il s'est passé quelque chose, mais vous ne voulez rien voir, seulement fuir jusqu'à la Porsche, fuir le plus vite possible en ramenant le corps de votre fille tout contre vous, sa tête contre votre épaule et vous n'entendez pas le bruit que fait le pompiste en s'écroulant par terre, dans ses étagères de jouets en plastique, comme si vous l'aviez frappé au visage, sauf que c'est la vision insoutenable de votre enfant mort qui l'a frappé.

## 12.

C'est une épreuve pour vous.

Une douleur immense qui vous pousse de nouveau à vouloir en finir. Mais vous devez à votre enfant autre chose qu'un cercueil en tôle froissée, vous qui lui avez pris sa toute petite vie.

Et vous seriez bien incapable d'en finir maintenant avec vous-même.

Alors vous lui promettez de l'emmener jusqu'aux montagnes, le but ultime de votre fuite.

Vous trouvez seulement maintenant le courage d'allumer votre portable pour écouter les messages, ceux de votre femme probablement. Il n'y en a qu'un, un ancien message, vieux de quinze jours. Vous devriez changer d'opérateur.

« Chéri, je suis partie avec Armand et Doudou acheter des cigarettes. On a pris la voiture de Pate. On fait vite. Je t'embrasse, je t'aime. »

Votre femme vous aime, donc, tout va bien. Vous êtes sauvé. L'amour peut tout, n'est-ce pas ?

Si ça vous fait du bien d'être ironique, alors soyez ironique, au moment où vous abandonnez la départementale pour un chemin forestier. Seulement, faites un peu attention à la voiture qui n'est pas la vôtre : vous venez de taper une borne en tournant. C'était ça le bruit ? Et merde, oui, une éraflure à deux mille euros sur la portière du passager, vos amis vont être furieux. Vous remontez dans la Porsche en expliquant à votre fille que ça va secouer un peu, le chemin est défoncé, un raccourci pour le village suspendu des nains de la forêt.

— Si tu es très attentive, et très sage aussi, tu pourras en voir un.

Sage, drôle, intelligente, attentive, sensible, jolie comme un cœur, gaie comme un pinson, un amour. C'est ce que disait Monique de votre fille.

Mais personne n'en aurait dit autant de votre aînée.

Dans le jardin des Tuileries, vous venez de raccrocher sans avoir osé parler à votre petite fille, pour cause de reco à trois cent mille euros, dans une heure à peine. Cette heure est nécessaire à votre préparation psychologique.

Sauf si vous l'employez autrement, exceptionnellement.

— Monique ? C'est encore moi. Elle dort ?

— Non, monsieur, elle ne dort pas.

— Elle n'a pas fait de sieste, elle est grognon ?

*La Véritable Histoire de mon père*

— Elle ne fait plus de sieste, vous savez.

— Ah bon. Plus jamais ?

— Non.

— Et c'est normal ?

— Bien sûr, elle a quatre ans.

On vous aurait demandé, vous auriez dit trois. Et vous répondez « bien », en insistant sur le « i », « biiiiien », parce que vous vous sentez un peu coupable d'en savoir si peu sur votre fille.

— Vous sortez ?

— Oui.

— Je... On va faire quelque chose d'un peu exceptionnel. Je vais la prendre une heure. Je vais l'emmener à la foire des Tuileries. Ça vous va ?

— Moi, ça me va, monsieur. Je demande à votre fille.

Et alors Monique demande à votre fille si elle veut aller à la foire avec son papa et vous entendez le cri de votre fille « oui, oui ! » et alors c'est d'accord, on se retrouve dans dix minutes à l'entrée du jardin côté place de la Concorde.

### 13.

En apparence, vous êtes un de ces nouveaux pères qui emmenez votre fille à la foire, en plein après-midi. Sauf que vous n'êtes pas un nouveau père, vous avez déjà une fille d'un premier mariage. Et puis vous n'êtes pas jeune non plus.

Au moment de la retrouver – votre fille joue la timide, se tordant dans tous les sens –, vous vous demandez si Monique ne devrait pas vous accompagner, avec tout ce que l'on raconte sur les pères et leur fille. Mais vous écartez cette idée qui n'existerait pas dans votre tête si vous n'aviez rien lu sur le sujet, et vous lui donnez quartier libre pour une heure.

— Vous avez mon portable ? Vous m'appellez dans une petite heure pour la récupérer. On est d'accord ?

Bien sûr, Monique est d'accord, alors c'est parfait, vous vous quittez aux grilles du jardin, à côté du marchand de ballons. Elle est ravie, votre fille est ravie. Et vous aussi, semble-t-il.

## *La Véritable Histoire de mon père*

Vous lui offrez un ballon énorme, véritable montgolfière en forme de cœur rose et argenté parce que c'est sa couleur préférée, ça vous le saviez, il n'y a qu'à voir sa chambre. Puis une glace, une crème glacée italienne vanille-fraise, en forme de flammèche facile à manger.

— Tu fais attention à ne pas te tacher.

— Oui, oui papa.

Et, pour plus de sécurité, vous attachez le fil du ballon à son tout petit poignet qu'elle vous cède, très concentrée sur sa glace.

Comme elle veut monter dans un manège de voitures, vous insistez pour qu'elle grimpe dans la première, une Porsche. Mais, sitôt installée – vous ne lui aviez pas vraiment laissé le choix –, elle en redescend pour une minuscule Clio, la dernière du rang : elle n'est pas censée savoir que vous détestez cette voiture. Même pas une voiture, un véhicule.

Le premier tour dure dix bonnes minutes. Si bien que vous finissez par vous asseoir sur l'une des chaises en plastique rose ou bleu mises à la disposition des mamans, sauf qu'il n'y en a pas de mamans aujourd'hui, la foire est vide, vous êtes seul avec votre fille.

Assis, vous profitez de ce que la Clio de votre fille grimpe une route sinueuse de montagne pour prendre votre Palm et vérifier qu'il n'y a pas d'erreur

sur le lieu et l'horaire du rendez-vous. Vous serez en retard si ça continue. Et ça continue.

Depuis sa guérite vitrée, le forain fait un signe à votre fille chaque fois qu'elle passe, actionnant sa machine à bulles ou klaxonnant, ce qui la fait rire. Vous êtes moins bien placé pour ça. À moins de faire des grimaces, ce qui n'est pas possible.

Vous essayez de faire un signe discret au forain pour qu'il interrompe le tour, vous avez acheté quatre tickets, mais il ne quitte pas votre fille des yeux. Et vous le regardez regarder votre fille, son visage de simplet, toutes dents dehors, les oreilles décollées mais souriant et probablement gentil, adorable même, comme un enfant, un grand enfant, un adulte qui aimerait les enfants.

Et vous suivez la direction de son regard vers votre fille, au moment où elle redescend de son périple en montagne, quand la voiture accélère et que le vent dans ses cheveux la grise, rayonnante, heureuse.

Avec du recul, il apparaît évident que c'est là que les choses ont commencé pour vous. Mais bien sûr, sur le moment, ça ne va pas vous apparaître aussi clairement. Vous aurez seulement un avertissement de ce qui se passe en vous. Un message de votre corps traduisant une émotion, probablement une émotion, en tout cas quelque chose de douloureux, une douleur à la poitrine, comme un point de côté, l'impression que quelque chose entre en force alors



qu'il s'agit peut-être du contraire, quelque chose qui sort de vous, un sentiment, une émotion – avec du recul, c'est facile d'appeler ça comme ça –, mais ça vous fait mal.

En vous regardant, on voit bien que quelque chose s'est passé. On pourrait même vous demander ce qui se passe. Et vous diriez : « Je ne sais pas, une douleur, mais c'est passé. » N'empêche que vous allez vous servir de ça, de cette douleur, pour appeler votre client et annuler le rendez-vous, parce que vous êtes souffrant. Et comme, de toute votre vie, ça n'est jamais arrivé, votre assistante est inquiète.

— Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas. En traversant le jardin des Tuileries...

— J'avais un pressentiment. Vous n'auriez pas dû aller à pied à votre rendez-vous. Vous avez besoin d'une ambulance ?

Vous souriez.

— Non, je vais rentrer chez moi, ça va aller, à demain.

Et vous donnez quelques instructions avant de raccrocher, les choses à ne pas oublier. Mais vous avez confiance en votre assistante qui n'a pas besoin de vous pour travailler.

Pendant que vous vous étiez éloigné pour téléphoner, votre fille a changé de voiture toute seule, elle a pris la Porsche finalement, ce qui vous semble être

*La Véritable Histoire de mon père*

de bon augure – ce sera votre prochaine voiture – et c'est reparti pour un tour.

Vous vous dirigez vers la guérite du forain pour lui donner le ticket du nouveau tour mais il refuse :

— Gardez-le pour une prochaine fois, elle est si mignonne.

— D'accord, c'est gentil, merci.

— Il faudra revenir avec elle, hein ?

Vous promettez que oui avant de vous rasseoir, en vous demandant ce qui peut bien se passer en vous. Simplement, il vous est impossible de quitter votre fille.

## 14.

Votre femme est très inquiète. Vous avez oublié de la prévenir, si bien qu'elle en est restée à la version de votre assistante : quelque chose lui est arrivé en traversant le jardin des Tuileries. C'est vrai, mais quoi ?

Vous gardez votre voiture derrière la maison, sa place habituelle, détachez votre fille du rehausseur sans entendre Nathalie sortie en hâte pour vous tomber dans les bras.

— J'ai eu si peur ! Que s'est-il passé ?

Et vous expliquez en riant qu'il ne s'est rien passé, si ce n'est que vous avez fait l'école buissonnière avec votre fille.

— Papa m'a emmenée à la foire.

— C'est vrai ?

— Oui.

— En plein après-midi ?

— Pourquoi pas ? Merde, je prends jamais de vacances.

— T'as dis merde, papa, c'est un gros mot.

Vous vous excusez publiquement pendant que votre fille prend votre main, celle de votre femme et vous tire jusqu'à la maison, par la petite porte de la cuisine envahie par la vigne vierge qu'il faudrait couper. C'est vrai, mais vous n'êtes décidément pas un manuel. À moins que ce ne soit purement et simplement de la fainéantise...

— Merci, avec tout le travail que j'ai !

— Je plaisante mon chéri.

Mais vous trouvez cette plaisanterie injuste.

Vous revenez à votre voiture pour y prendre le reste de vos affaires, lorsqu'en vous retournant vous croisez le regard d'Hélène, votre fille aînée, votre fille aussi, quoique mal née, d'un premier mariage raté, un enfant du divorce, qui vous regarde depuis la fenêtre de sa chambre, à l'étage.

Et alors, oui, c'est vrai, vous avez passé un après-midi avec sa sœur, ce qui ne vous serait jamais arrivé avec elle, c'est vrai. Mais en tant qu'homme, en tant que mâle, vous n'estimez pas devoir vous justifier. Et en tant que père ?

Peut-être le moment est-il venu d'avoir une explication avec elle, tant que le fer est chaud, maintenant que vous savez être un bon père, capable de passer du temps avec vos enfants, avec n'importe lequel de vos enfants. Et vous décidez d'aller le

battre, ce fer, au moment de traverser la cuisine où sont vos deux femmes qui bavardent.

Et puis vous changez d'avis en montant l'escalier. Vous remettez à demain la mise au point, lui préférant un bain, il fait chaud, vous êtes en nage, un bain frais, un bain voluptueux de fin d'après-midi.

Et vous passez devant la chambre d'Hélène, sur la pointe des pieds pratiquement.

Vous agissez en lâche une fois encore, préférant remettre à un autre jour une discussion avec Hélène. Un autre jour qui ne viendra jamais parce que, à vos yeux, Hélène n'a rien pour plaire. Une grosse fille. Un signe pour vous.

Nathalie, qui a un peu d'expérience là-dedans, vous a bien proposé un jour de l'emmener chez un psychologue. Mais vous avez toujours été contre. Contre la psychanalyse en général – vous apprendrez plus tard que votre femme a passé outre votre interdiction. Et vous prétendez qu'à treize ans, c'est normal d'être comme ça, que ça lui passera, devenue femme. Et Nathalie vous fait remarquer qu'elle est déjà femme, ce qui est vrai. Étonnamment. Mais ce n'est pas parce qu'on a un corps de femme qu'on est une femme.

Peut-être.

En tout cas, désormais, vous ne l'appellez plus Hélène, mais Électre, ce qui est méchant. Et alors ? dites-vous. C'est vraiment une fille à histoires, qui en

dit, qui en fait, toujours à en inventer. Une imagination débordante.

Vous vous déshabillez dans votre chambre pendant que l'eau coule dans la « jungle », c'est comme ça que vous appelez la salle de bains, avec ce talent très sûr de votre femme pour « végétaliser » les lieux. Et le miroir de la chambre renvoie l'image de votre corps d'homme, un grand corps solide qui a déjà vécu plus de cinquante ans, on ne dirait pas, vous n'êtes pas gros, le tennis y est pour quelque chose, et même plutôt pas mal du tout, viril et sensuel, c'est votre femme qui vous dit ça.

Ces pensées vous gênent : qu'est-ce que ça veut dire « viril et sensuel » quand on a cinquante ans ?

Vous traversez le couloir pour la salle de bains, passez devant les chambres des filles et c'est vrai que, de dos, on voit quand même que vos fesses tombent, c'est visible, et que votre taille s'est empâtée. Mais rassurez-vous, rien de catastrophique. De toute façon, à quoi tout cela peut bien servir ?

Au moment d'entrer dans le bain, vous avez ce mouvement pas très élégant, mais commun à tout le monde, celui d'enjamber la haute baignoire de fonte et vous vous dites qu'un jour vous ne pourrez plus faire ce mouvement, mais personne ne sera là pour vous aider, sinon Nathalie. Si vous êtes toujours avec elle.

À vous voir comme ça, juste avant de disparaître

dans l'eau mousseuse, on a vraiment l'impression d'un faune sensuel, un vieux faune dont la sensualité vient de ce qu'il est vieux, et qu'il le sait. Et c'est ça que vous ressentez en vous plongeant sous l'eau, mais d'une manière très confuse, contrariée, presque désagréable. Parce que pour rien au monde vous ne voudriez admettre votre sensualité. Ce qui a fait dire à Hélène, en plein repas, qu'elle était « le fantasme incarné de son père », c'est son expression, au beau milieu du repas. « Je fais tout ce que vous n'avez jamais pu faire, papa. C'est pour ça que vous me détestez. » À treize ans ! Elle vous a dit ça.

Vous auriez dû répondre quelque chose, la gifler, marquer le coup. Mais non, vous l'avez ignorée. Vous vous êtes tourné vers votre femme pour lui demander : « Comment s'est passée ta journée ? » Et votre fille a quitté la table pour sa chambre. Un repas de moins ne lui fera pas de mal.

— Tu ne veux pas aller lui parler ?

— Désolé, c'est vraiment au-dessus de mes forces.

Il aurait vraiment fallu l'emmener voir un psy. Mais vous êtes contre, ça passera.

Alors, comme pour effacer cette impression désagréable, vous immergez votre tête dans l'eau en vous pinçant le nez, utilisant votre autre main pour démêler vos cheveux, si bien que, au moment de sortir de l'eau, vous ne la voyez pas tout de suite, à cause de la mousse sur vos paupières, debout, en chemise de

*La Véritable Histoire de mon père*

nuit comme dans un drapé antique. Hélène, immobile et grave, les yeux grands ouverts, récitant son monologue comme s'il venait d'en haut, comme si elle n'était qu'un intermédiaire entre le ciel et vous.



## 15.

« Ça se passe dans le métro, dit-elle. Je n'ai pas encore treize ans. Les hommes sont sur moi, comme des mouches. Ça fait des années que les hommes sont sur moi.

Quand votre femme me prend à me masturber, papa, je n'ai que onze ans. Elle m'emmène de force consulter. Le psy lui dit :

— Il faudra vous y habituer, madame. Votre fille est très belle. Elle est faite pour plaire aux hommes, pour leur donner du plaisir.

Vous voyez papa, tout le monde ne me trouve pas trop grosse.

Le psy veut continuer les séances mais votre femme refuse. On en reste là. On n'en reparle plus jamais.

Ça se passe dans le métro. Je n'ai pas encore treize ans. Les hommes sont sur moi. Je suis assise et tous les hommes me regardent.

Deux stations avant Châtelet, un très grand Black

monte dans le wagon et s'assoit en face de moi. Le wagon est bondé. Ses deux genoux serrent mes cuisses, ils touchent presque ma banquette. Je devais descendre à Châtelet, mais je laisse passer la station, et la suivante, et la suivante encore.

Il me fixe, sans jamais baisser ses yeux, noirs, méchants. Je lui souris mais il ne répond pas à mon sourire. Je le trouve sale. Ses mains sont énormes, l'ongle du pouce cassé en deux.

Arrivé porte d'Italie, le wagon est quasi vide. Il se repousse d'entre mes cuisses pour s'étendre en diagonale le long de la banquette. Il regarde ailleurs.

Maintenant qu'il a lâché prise, je pourrais partir. Mais il faudrait passer par-dessus ses jambes, ou lui parler. Je ne peux pas.

On s'arrête à Villejuif, le terminus, et je le suis. Il se retourne de temps en temps pour vérifier que je ne m'enfuis pas, mais non, je le suis.

On traverse Villejuif et les Blacks nous sifflent parce qu'ils voient l'un des leurs avec une Blanche. Il s'arrête devant un squat et disparaît dans un trou noir. Je reste dehors, sans pouvoir entrer, sur le trottoir. Ça ne dure pas très longtemps. Il sort du trou. Je le vois sortir du trou, furieux, enragé, penché en dehors du trou, les yeux mauvais. Il m'attrape par le bras. On entre.

Ça pue la bouffe de Black, la pisse. Je n'y vois rien à cause du soleil de dehors.

*La Véritable Histoire de mon père*

Il me fait entrer dans une pièce éclairée par des bougies. Les volets sont fermés. Il me dit de me déshabiller :

— Enlève ton pantalon.

Je retire mon jean en gardant mes chaussures.

— Ta culotte aussi.

Ma chemise cache la moitié de mes cuisses.

— Allonge-toi.

Il y a une sorte de lit par terre, un matelas. Je m'allonge. Je tiens ma chemise collée sur mes jambes.

Il retire son pantalon, garde le haut, s'agenouille, écarte mes cuisses et s'allonge sur moi. Il sent la sueur, très fort.

Il dirige son sexe avec sa main et me pénètre difficilement.

J'ai mal mais je ne dis rien, je ne crie pas. Je le regarde seulement, sans jamais cligner des yeux. Je le regarde sans fermer les yeux.

Ça va très vite. Il rentre et sort trois, quatre fois. Pas tout son sexe, une partie seulement. Et puis il éjacule. À l'intérieur de moi.

Ensuite il se lève et s'en va. J'ai l'impression qu'il y a d'autres gens dans la pièce. Je me lève. Je m'essuie avec ma culotte.

Une fois sortie, je vomis sur le trottoir. Une dame me demande si je vais bien. Je lui dis que ça va. Elle croit que je suis enceinte et me souhaite beaucoup de bonheur. »

## 16.

Ce souvenir vous répugne comme si vous aviez vécu la scène. Vous le chassez de la main comme on chasserait une grosse mouche bleue, c'est répugnant. Vous voudriez n'avoir rien entendu. Mais vous avez entendu, votre fille est folle et malsaine, dans votre esprit tout du moins. Et vous ne voulez pas savoir si son histoire est vraie ou pure invention. Et, si c'est une invention, vous ne cherchez pas à savoir ce qu'elle a bien voulu dire, à la comprendre. Vous vous en foutez. Vous ne voulez plus rien savoir d'elle. Votre façon bien à vous d'aimer vos enfants.

En jetant votre bras mousseux par-dessus la baignoire, vous parvenez à claquer la porte au cas où Hélène serait restée à vous épier. Vous vous redressez, sortez de l'eau et passez une serviette autour de votre bassin.

Vous voici dans le face-à-face du miroir, pour une fois que vous n'êtes pas de dos, la vision que vos enfants ont de vous, un père qui leur tourne le dos.

## *La Véritable Histoire de mon père*

L'image dans le miroir est flatteuse. Mais vous la considérez maintenant avec le recul et la gêne de l'homme qui a entendu ce qu'il n'aurait pas dû entendre. Comme si l'histoire de votre fille était une conclusion à vos pensées sensuelles, au regard sensuel que vous avez posé sur vous.

Après vous être séché, mais pas complètement, pour laisser l'humidité s'évaporer de votre peau, vous ramassez à terre votre slip trempé de sueur au niveau des reins, le jetez dans le panier à linge sale et sortez de la salle de bains devenue étouffante. Dans la chambre sombre et fraîche, vous fermez la porte au verrou et tombez sur le lit.

Le samedi suivant, vous vous réveillez seul, votre femme est déjà levée.

Vous devinez l'heure à la lumière entre les volets, neuf heures. Peut-être un peu moins.

Il fait déjà bon, chaud même dans la chambre. Vous repoussez le drap qui vous couvrait. Par pudeur, mais par hygiène aussi, vous ne dormiriez pas sans pyjama. Vous êtes très propre, très sain, très élégant, même en pyjama. Vous ne supporteriez pas d'avoir à sortir nu de votre lit.

Vous vous détendez et glissez la main sous l'oreiller de votre femme. Il y a là un T-shirt en boule, oublié manifestement, à mettre au sale. Curieusement, vous y enfouissez votre visage pour le respirer, geste inhabituel, assez intime, même à vos

*La Véritable Histoire de mon père*

yeux, mais personne ne vous voit, vous êtes seul. Le T-shirt sent votre femme, son parfum et sa peau, sa transpiration. À mettre au sale. Vous sortez du lit et enfillez une robe de chambre.

Votre entrée dans la cuisine est tout de suite marquée par une demande singulière. Votre petite fille vous réclame une promenade à vélo. Du vélo ! Vous n'en faites jamais.

— Oui, mais elle voudrait visiter l'île en face, depuis le temps que tu lui en parles.

— Oh ! oui, papa !

— Tu n'y couperas pas mon cœur.

Mais vous ne faites jamais de vélo, vous n'en avez jamais fait avec votre autre fille.

— Il va falloir t'y remettre...

— Merde, j'ai horreur de ça !

— T'as dit « merde » papa, c'est un gros mot.

— C'est de ta faute aussi, tu lui en as tellement parlé.

— Tu as raison ma chérie, pardon. Mais comment faire ? Elle ne va pas me suivre avec son vélo.

— Prends le mien.

— Il n'a pas de siège.

— Non, mais il a un panier. Avec une couverture, ça ira très bien.

— Tu es sûre ?

— On l'a déjà fait plein de fois. Tu la mets derrière, dans le panier.

*La Véritable Histoire de mon père*

— OK alors.

— Maintenant ?

— Non, cet après-midi.

— Pourquoi pas maintenant ?

— Cet après-midi.

Et vous quittez la cuisine pour la salle de bains après avoir avalé votre grand bol de café

En gravissant le pont qui enjambe la Seine, au moment où la côte se fait plus raide, votre fille vous encourage d'un geste maladroit, en vous tapant dessus ! « Allez mon papa, courage, tu vas y arriver. » Pas sûr, la pente est vraiment raide. Vous vous demandez si vous n'allez pas descendre du vélo pour le pousser, mais non. À force d'effort, vous parvenez au sommet, chaud, essoufflé, ce n'est pas votre âge en particulier mais le manque de pratique. Et la côte, vraiment raide.

Vous vous arrêtez pour souffler.

En face, vous montrez à votre fille l'ancien pont écroulé duquel il ne reste que quelques piles dans l'eau.

— Pourquoi ?

Mon Dieu, vous n'en savez rien, vous ne connaissez pas l'histoire de la ville dans laquelle vous vivez.

— Pourquoi ?

Parce que vous ne savez pas tout, il y a des choses que vous ne savez pas. La réponse semble satisfaire votre fille.

— On continue ?

Comme vous roulez sur le large trottoir, face aux voitures, les gens vous regardent, regardent votre fille, regardent votre vélo de femme, celui de votre femme, sans savoir que vous habitez l'une des plus jolies maisons du coin, la plus jolie peut-être, ce n'est pas évident à deviner comme ça, au milieu du pont, rouge et transpirant. Quelle connerie de ne pas avoir pris la voiture !

La descente fait rire votre fille.

— Pas trop vite, papa.

D'autant que le vélo ne freine pas, il ralentit seulement, une horreur.

Un camp de manouches marque l'entrée de l'île, comme si cela signifiait quelque chose, comme s'il fallait marquer l'entrée de cette île par une présence inquiétante, voire dangereuse, comme une entrée de ville antique, gardée par des lions. Mais ces gens-là ne sont pas des lions, juste des voleurs crasseux. Que pourraient-ils vous voler ? Vous n'avez pas pris d'argent, ni même votre téléphone, seulement votre fille assise sur un panier en petite robe bleu ciel à bretelles et un vieux vélo de femme. Une jolie image d'un père avec sa fille.

N'empêche, vous hésitez quand même à traverser le camp pour atteindre les arbres, au loin, le cœur même de l'île et ses mystères. Après tout vous ne savez pas du tout où mène ce chemin. Vous ne savez



## *La Véritable Histoire de mon père*

rien de cette promenade, si elle fait le tour de l'île ou file tout droit sans jamais s'arrêter. Dans quoi vous embarquez-vous ?

Mais vous êtes un homme et n'avez plus rien à prouver ! À cinquante ans ! Que craignez-vous ? De qui avez-vous peur sinon de vous-même ? Mais alors, si vous craignez pour votre enfant, c'est une première, ça ne serait jamais arrivé avec Hélène. Vous n'avez jamais rien fait avec elle, si ce n'est lui tourner le dos.

Alors vous envisagez à tête réfléchie ce chemin qui est un but de promenade pour les gens du voisinage. Vous en croiserez certainement, des cyclistes, des marcheurs, des joggers, des parents avec leurs enfants, des amoureux, des gens comme vous.

Des gens comme vous !

Comme vous êtes vulnérable ! Sans voiture pour envelopper de tôle votre déplacement, sans costume boutonné haut comme une carapace, sans gens comme vous autour de vous, hors cadre, hors référence, loin de tout, juste un bonhomme anonyme en T-shirt, les bras nus, vulnérable, ou peut-être relié au monde, pour la première fois, en communication avec l'extérieur.

## 17.

Vos craintes n'étaient pas fondées : vous avez traversé le camp des manouches sans attirer leur attention.

Ensuite, sans qu'il y ait aucun panneau pour vous guider, vous suivez la route qui longe la clinique abandonnée en direction des arbres gras, bien verts, motifs préférés des « peintres de la Seine », comme s'il suffisait de les suivre pour être sûr du bon chemin. Ce qui est le cas ici en l'occurrence puisque, brusquement, le goudron cède la place à la terre et aux cailloux et qu'une chicane de bois en interdit l'accès aux voitures.

La promenade est déserte, vous êtes seuls au monde. Pour la deuxième fois de votre vie, vous êtes seuls au monde, votre fille et vous. Elle a son papa pour elle toute seule.

D'emblée, ça intrigue beaucoup votre enfant, vous percez le mystère de l'île qui contient entre ses arbres un étang, invisible depuis les fenêtres de votre

maison mais devant former, vu du ciel, un œil entre les deux bras de la Seine. Si bien que vous êtes entourés d'eau, le fleuve à votre gauche et les eaux mortes de l'étang à votre droite. Le problème, c'est que vous ne savez pas du tout où conduit ce chemin. En pédalant, vous finirez bien par savoir. Sauf que ça peut vous mener très loin et qu'il faudra revenir.

Votre fille est aux anges. Elle vous tient par les passants de votre jean sans ceinture et vous l'entendez chanter, s'amuser, sucer son pouce – quoique vous lui interdisiez sur les conseils de votre copain dentiste –, guettant le moment où elle apercevra la maison, de l'autre côté de la Seine, ce qui pourrait être finalement le but de votre promenade, voir la maison, faire coucou à sa mère si elle vous voit, et puis rebrousser chemin.

Mais vous voulez savoir jusqu'où mène le chemin. Et une fois la maison atteinte :

— Tu as vu maman ?

— Non, papa.

— Moi non plus, elle doit être à l'intérieur. Tu sais ce qu'on va lui dire ? On va lui dire qu'on l'a vue faire plein de bêtises. D'accord ?

Et comme l'idée de surprendre sa maman faisant des bêtises la fait rire, vous continuez de pédaler.

Le chemin est désert, vous êtes seuls au monde, ce qui est étonnant, et même un peu inquiétant. Il s'agit de ne pas tomber, ni de se faire agresser, sans

possibilité de secours à moins de dix kilomètres à la ronde, à moins de traverser la Seine à la nage et de vous noyer, votre fille et vous.

Maintenant que vous avez dépassé votre maison, le paysage a changé. À la place de l'étang, un gigantesque terrain vague, sec, bosselé, recouvert d'herbes jaunes avec au fond, très loin, des immeubles d'une cité HLM. Vous n'êtes donc pas sur une île. À gauche, le rideau d'arbres qui vous cachait partiellement la Seine s'est clairsemé.

Il fait trop chaud. Vous retirez votre T-shirt que vous confiez à l'arrière.

— Tu as qu'à le mettre sous tes fesses.

— D'accord, papa.

— Tu es bien installée ?

— Oui, papa.

— Alors on continue.

— Où ça ?

Finalement vous atteignez un petit pont de bois qui sera le but ultime de votre promenade. Vous vous arrêtez.

Devant vous, le long de la Seine, un gigantesque garage à péniches, abandonné, rouillé, tordu, éventré, dangereux. Un lieu pour les voleurs, les SDF, pour les violeurs, sordide, mystérieux, comme un inconscient refoulé. Un lieu pour votre fille Hélène.

Au moment de continuer, au moment où votre roue avant touche l'extrémité du pont, vous réalisez

que la pente est sacrément raide. Et qu'il va falloir descendre ça, sur le vélo de votre femme, sans freins, avec votre fille derrière qui vous encourage, qui a confiance en vous, qui ne se doute de rien, ni du danger.

Vous allez vous casser la gueule, c'est évident. Vous voyez la roue avant mal gonflée riper sur un caillou, le guidon vous échapper et votre fille éjectée de son panier. Vous la voyez tomber à terre. Vous les voyez, les cailloux, séchés au soleil, ceux qui vont la déchirer, au genou, au coude, au bras, au visage, à la lèvre. Vous voyez sa jolie peau au grain parfait, sa peau sans défaut se fendre, s'abîmer, son sang dans la poussière de l'été sans personne autour pour vous aider. Et alors comment faire pour revenir si elle ne peut plus tenir dans son panier à cause de ses blessures ? Comment l'amener à l'hôpital, comment la protéger, comment la sauver sans vous noyer, sans passer entre les arbres, sans revenir par le chemin des manouches, sans l'aide de personne ? Vous entendez ses cris, ses larmes, elle qui vous faisait confiance, elle dont vous êtes responsable et que vous avez laissée s'abîmer. Comment pouvez-vous faire cela ? Comment pouvez-vous même imaginer cela ?

Et alors, voilà que ça recommence, pareil qu'au jardin des Tuileries, cette émotion, ce sentiment douloureux à la poitrine, comme un point de côté, mais qui n'a rien à voir avec le vélo, un coup de poi-

gnard, l'impression que quelque chose entre en force alors qu'il s'agit peut-être du contraire, quelque chose qui sort de vous, un sentiment, une émotion, ça se précise maintenant, un sentiment dont vous n'avez jamais parlé, que vous n'avez peut-être même jamais ressenti, de l'amour, c'est bête à dire comme ça, mais c'est de l'amour, c'est ça que vous ressentez, de l'amour pour votre toute petite fille.

Et pas seulement. Vous sentez aussi la sécheresse des arbres, la poussière du chemin, la boue des bords de Seine, la tôle rouillée, la sueur dans votre dos, dans vos chaussures, l'odeur de vos aisselles et puis, derrière vous, la perfection, le lisse, le bouclé, l'œil bleu et blanc comme une poupée de verre. Et vous qui avez déjà plein de choses, une jolie boîte à cigares par exemple, une jolie maison, une jolie femme, un bon job, un bon salaire, des amis brillants, des collègues intelligents, eh bien vous vous en foutez de tout ça. Oui, franchement, vous vous en foutez maintenant. Conneries, tout ça ! Ça vous fait rigoler. Tout ça peut disparaître, franchement.

Sauf que la chose à laquelle vous tenez le plus au monde est aussi la plus fragile, qu'il suffit d'un rien pour la faire disparaître, pour l'abîmer, lui faire mal, la casser, la faire souffrir parce qu'elle est vulnérable et fragile, la tuer. Et, à ce moment-là, vous êtes cer-

*La Véritable Histoire de mon père*

tain que, si votre fille venait à disparaître, vous en mourriez. C'est certain.

Pourtant, vous remontez sur votre vélo pour descendre la pente, ce qui doit bien signifier quelque chose !

18.

Vous vous affalez sur le canapé du salon.

— Je suis mort, dites-vous à votre femme qui vous sert à boire.

Ça n'arrive jamais, Nathalie ne vous sert jamais à boire, vous ne l'avez pas épousée pour qu'elle vous serve.

— Tu as mal ?

Vous inspectez votre coude qui a tout pris, la blessure désinfectée de votre coude.

— Un peu, mais ça va. Il n'y a pas mort d'homme.

Juste une chute de vélo. Tout le monde est au courant maintenant, vous ne vous êtes pas gêné pour raconter votre balade devant Hélène. Après tout, elle n'aime pas le vélo. Trop grosse pour ça.

— Ça relève du miracle, non, qu'elle n'ait rien ?

Du miracle, non, c'est vous qui avez tout pris. Vous étiez là pour la protéger, votre rôle de père.

Mais pourquoi avoir dévalé la pente alors, si vous aviez toutes les chances de tomber ?



*La Véritable Histoire de mon père*

La question est posée, mais personne ne veut y répondre, sauf Hélène, qui connaît la vérité, comme toujours, mais que personne ne veut entendre, une vérité trop crue à dire : à ce moment-là, déjà, vous vouliez sacrifier votre enfant. Parce qu'elle était trop lourde à porter. Pas physiquement, non, pour le physique il y a déjà Hélène. Mais au plus profond de vous, vous êtes incapable de gérer des émotions.

— En tout cas, elle était ravie de sa promenade.

— Elle dort ?

— Elle attend que tu lui dises bonne nuit. Je lui dis que tu es fatigué ?

— Non, j'y vais.

En redescendant de la chambre de votre fille endormie, vous trouvez Hélène en grande conversation avec votre Nathalie.

— Hélène a une surprise pour toi ! Dis-lui, ma chérie.

— J'ai retrouvé plein de photos, papa. Des photos de moi quand j'étais petite. Vous les prétendiez perdues, eh bien, voyez-vous, je les ai retrouvées.

— Hélène propose que nous les regardions ensemble. Je trouve que c'est une excellente idée.

Vous savez bien que c'est un piège. Pas de Nathalie, bien sûr que non, votre femme ne vous tendrait jamais de piège. Mais de la part d'Hélène que vous

n'aimez pas. C'est une cause entendue, vous ne l'aimez pas.

Oh, bien sûr, avec vous, tout reste dans le non-dit. Jamais vous n'exprimeriez un sentiment pareil, jamais vous n'exprimez de sentiment tout court. Plutôt que d'avoir à lui parler, plutôt que d'avoir à la regarder, vous lui tournez le dos. Votre dos, la seule chose qu'elle connaisse de vous.

Mais il arrivera bien un moment où vous devrez lui faire face, un moment où vous devrez la regarder dans les yeux.

En attendant, il vous est impossible de lui dire non, quoique cela vous répugne d'avoir à revenir sur le passé, l'enfance d'Hélène, avant qu'elle ne soit grosse, à l'époque où vous n'aviez aucune raison de ne pas l'aimer. Alors vous dites oui et votre fille grimpe à l'étage, vous abandonnant au regard généreux de votre femme – vous savez pourquoi elle fait ça, par amour, seulement par amour. Mais Nathalie est inquiète aussi, elle craint votre réaction : vous avez trop souffert du passé pour en parler.

— Fais ça pour elle, vous demande-t-elle... Ça peut lui faire du bien tu sais... Fais-le pour ta fille.

Et, à ce moment-là, vous êtes coincé dans une équation faussée par vos mensonges, dans un système de poids et de mesures dont tout le monde devrait se sortir grandi : vous par votre sacrifice, Hélène par la parole qui libère et Nathalie par sa

générosité. Sauf que le poids déposé sur la balance, votre poids, votre pseudo-souffrance à parler du passé est un leurre, un poids en plastique qui ne pèse rien. Hélène le sait, mais pas Nathalie, respectueuse de vos silences, de ce qu'elle croit être de la pudeur.

Vous pourriez parler du passé maintenant, l'occasion est assez bien trouvée, dire la vérité : que ce divorce ne vous a pas fait souffrir mais soulagé, que vous l'avez demandé pour en finir avec cette première épouse qui vous pesait, avec ce mariage qui ne pouvait plus rien vous apporter maintenant que vous l'aviez vidé comme une ressource qui se tarit.

Mais, au lieu de cela, vous avez persisté dans votre mensonge.

— Nathalie... Tu sais que ce n'est vraiment pas facile pour moi.

C'est peu. Pourtant ça lui suffit, parce que vous êtes un homme, large, carré, fort, et forcément pudique puisque vous êtes un homme – ou forcément menteur –, sensible, responsable, qui n'a pas besoin de taper sur la table. Un homme pour elle, un peu comme elle finalement, mais plus réservé, qui peine à exprimer ses sentiments.

Et alors là, vous cédez au cliché, vous ouvrez les bras pour qu'elle vienne s'y blottir – c'est comme ça qu'Hélène va vous retrouver –, pour signifier sans avoir à les dire vos sentiments, votre reconnaissance

*La Véritable Histoire de mon père*

pour ses regards d'amour qu'elle donne sans compter sur tout se qui vous entoure.

Sauf que vous faites ça pour ne plus les voir, ces regards. Parce que, la prenant dans vos bras, vous ne verrez plus ses yeux, et vous embrassez ses cheveux.

## 19.

Hélène revient avec une boîte à chaussures pleine de trésors et de photos, Hélène en gardienne de la mémoire familiale, le rôle qu'elle s'est attribué. Vous vous asseyez face à elle, à côté de Nathalie qui lui sourit et l'encourage.

— Vas-y ma chérie.

Sa première pioche est innocente.

— J'ai deux ans, jolie comme un cœur, toute dorée, avec des cheveux de princesse. Je suis déjà toute nue. C'est un signe, non ?

Vous ne dites rien, elle continue.

— Ici c'est ma mère. Elle est belle, non ?

Nathalie encaisse, pas très sûre d'elle, pas très sûre de pouvoir aller jusqu'au bout, comptant seulement sur son grand cœur pour la soutenir.

— Elle te manque ?

— Oui.

— On pourrait peut-être organiser un week-end.

Tu pourrais passer un week-end chez elle ? Tu aimerais ?

— Mais c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est morte. Papa l'a tuée.

Ce qui n'est pas complètement faux, le divorce l'ayant, c'est vrai, tuée, au point que la garde de l'enfant vous soit revenue après que sa mère a été jugée « psychologiquement instable ». « Elle s'en tirera », avez-vous dit un jour. Ce qui ne s'est pas révélé exact.

En attendant, l'accusation de votre fille, aussi pué- rile soit-elle, augure mal de la suite et, alors que vous êtes à deux doigts de vous emporter, de montrer que vous êtes vraiment un père autoritaire et désa- gréable, Nathalie pose la main sur votre cuisse et invite Hélène à continuer sa pioche.

— Continue ma chérie, il doit y avoir de meilleurs souvenirs à raconter.

Hélène continue.

— La fête de l'école ! Vous vous souvenez, papa ? Vous deviez lire le poème que j'avais écrit pour la fête des pères. Il commençait comme ça : « Mon papa »...

La phrase, déjà, vous hérissé. Mais Nathalie l'incite à poursuivre.

— Et ensuite ma chérie ? Que disait-il, ce poème ?

— Personne ne le saura jamais parce que papa l'a perdu, mon poème, au moment de venir le réciter,

dans la cour, devant tout le monde, devant toute l'école, devant ma maîtresse, papa a dit : « Je suis désolé, je l'ai perdu », et il m'a obligé à rentrer, à quitter l'école en me tirant par la main, alors que je le suppliais, oh ! oui. Je le suppliais ! Mais il m'a tiré par la main et nous sommes rentrés à la maison. Et il n'a jamais retrouvé mon poème.

Vous changez de tête franchement cette fois-ci, montrez ouvertement de la colère, parce qu'il n'est pas question de la laisser continuer dans cette direction qui est toujours la même, celle des reproches et des accusations. Vous estimez n'avoir pas à vous justifier. Si bien que vous montrez les dents pour ainsi dire, dans une réaction très primale où la force et l'autorité sont de votre côté, une démonstration de force impressionnante face à Hélène qui cherche à vous tenir tête, mais vous lui faites peur et elle commence à pleurer parce qu'elle n'est qu'une enfant encore, votre toute petite fille, ce qu'elle devrait être si vous l'aimiez.

Mais vous ne l'aimez pas, c'est flagrant.

Alors plutôt que de vous calmer, de l'écouter et de lui rappeler les grands basiques – « tu es ma fille et je t'aime » – vous quittez le salon, une fois encore, lui montrant votre dos, comme si c'était votre réponse à tout.

Et c'est à Nathalie de faire votre travail, excellente dans son rôle de mère, il faut lui reconnaître ça

*La Véritable Histoire de mon père*

aussi, aidant Hélène à étaler toutes les photos sur la table, autant de clichés de votre vie d'avant, sauf que vous n'y êtes jamais, un père absent, voilà ce que vous êtes, non pas que vous teniez l'appareil, simplement vous n'y êtes pas, ailleurs, toujours ailleurs. En voici la preuve, vous ne pourrez plus jamais prétendre le contraire.

Et cette absence, Nathalie ne peut que la constater, l'absence du père, un grand classique, si bien qu'elle tente de consoler Hélène en la prenant dans ses bras, desquels elle finit par s'échapper pour sa chambre en criant : « Vous n'êtes pas ma mère ! Vous n'êtes pas ma mère ! »



## 20.

Au volant de votre Porsche, vous êtes surpris de voir dans la lumière des phares la pancarte « Ouvert », une auberge, en pleine forêt – en réalité, vous êtes à l'orée mais la nuit déforme tout à cette heure-là. Vous êtes fatigué. Vous voulez dormir.

Avez-vous pensé à demain matin ? Avez-vous pensé au réveil, au corps de votre enfant dans la lumière du jour ? Alors autant la laisser dans la voiture. Autant la jeter par la portière ou l'enfermer dans le coffre.

Ça vous ressemblerait bien. Laissez-la au bord de la route, abandonnez son corps en chemin comme vous avez abandonné Héléne en cours de route.

Vous vous excusez auprès de votre fille pour ces pensées – la fatigue – et la prenez dans vos bras parce que vous ne pouvez plus la quitter maintenant, elle est toujours vivante pour vous.

Le parking de l'auberge est plein.

À l'accueil, la lumière vous fait cligner des yeux,

*La Véritable Histoire de mon père*

comme si l'on vous avait tiré du sommeil trop brusquement. Vous êtes de nouveau en contact avec des vivants, il faut vous y habituer. Vous demandez une chambre :

— Je suis désolé, monsieur, vous répond-on, toutes les chambres sont réservées. Avec le Festival...

Vous n'imaginez pas retourner dans votre voiture qui vous fait horreur maintenant.

— Vous êtes certaine ? Je suis avec une enfant.

Et vous montrez votre paquet dans le plaid, ce qui ressemble beaucoup à du chantage.

La bonne femme a l'air mal à l'aise, comme si vous la gêniez.

— C'est-à-dire qu'il me reste la suite, mais...

Vous ne voyez pas du tout ce qui peut la gêner.

— ... c'est notre chambre la plus chère.

Vous aviez cru autre chose, un instant, mais, maintenant, vous respirez, parce que l'argent n'est jamais un problème pour vous.

— Quel est son prix ?

— Combien de nuit souhaitez-vous l'occuper ?

— Une nuit.

Votre dernière nuit.

— Deux cents euros, monsieur.

Ce qui n'est pas cher pour votre dernière nuit, et même dans l'absolu. Vous avez l'argent en cash.

— Deux cents euros ?

La bonne femme interprète mal votre réponse,

alors qu'il n'y a aucun problème de votre côté, simplement vous lui faites répéter la somme, une déformation professionnelle, faire répéter le montant du devis, c'est comme ça que vous avez toujours fait avec vos prestataires.

— C'est une suite, monsieur, qui donne sur les jardins.

Vous n'avez pas l'intention de négocier, seulement d'en finir et sortez les billets qu'elle prend en les comptant, regrettant de ne pouvoir vous accompagner dans votre suite à cause du Festival qui lui a pris tous ses gens. Vous comprenez ?

De toute façon, ça n'a aucune importance, puisque vous êtes seul au monde, entre deux mondes, si bien que vous empruntez l'ascenseur, les yeux à terre, votre fille entre les bras.

Mais alors que les portes se referment, vous entendez une voix : « Attendez, attendez ! » et, levant les yeux, vous voyez un homme venir à vous, bloquant la porte avec son pied, le temps à sa famille de le rejoindre, si bien qu'il faut vous pousser, ils sont quatre, la place est insuffisante, vous voudriez protester mais les portes se referment.

Pendant le court trajet, l'homme a quand même le temps de vous adresser la parole gentiment :

— Elle dort bien, pas vrai ?

En vous touchant le bras sans faire exprès, à cause de la promiscuité. Et le contact d'une chair vivante

contre la vôtre vous électrise, il n'est pas possible de vous reculer davantage, de vous soustraire aux autres comme vous l'avez toujours fait jusqu'alors, ignorant jusqu'à leur existence, leur corporalité. Parce que le contact avec une chair vivante vous les fait voir tels qu'ils sont, tels que auriez pu être si vous étiez resté fidèle à une seule femme, si vous n'aviez pas eu d'autres désirs ni d'enfant sur le tard, si vous aviez été différent.

Et vous seriez ce soir accompagné d'une femme comme celle-là, ordinaire, sans forme ni goût, apprêtée pour sortir, maquillée, les fesses prises dans un pantalon de toile mal coupé, mais que vous trouveriez sexy ; vous-même vêtu d'une chemise à carreaux passée dans un pantalon de toile serré à la ceinture, trop serré, ne parvenant pas à contenir complètement votre ventre. Et vous iriez dîner avec votre fille et son conjoint pour le seul plaisir d'être ensemble, partager quelque chose, ne serait-ce qu'un repas.

Et ce sentiment, si fort, si puissant, vous paraît presque surnaturel, comme un don, si bien que vous l'attribuez à votre enfant qui vous guiderait maintenant depuis son monde de désolation, son monde d'écorchée dans lequel vous vous êtes projeté et sur lequel elle régnerait en divinité innocente, sur votre épaule, comme l'Orion aveugle cherchant la lumière du Levant.

Sauf que la réalité est tout à fait l'inverse puisque

*La Véritable Histoire de mon père*

c'est vous le guide et c'est elle l'aveugle, totalement dépendante de vous.

Et la femme de s'excuser pour son mari :

— Enfin René, tu vois bien qu'elle dort, tu vas la réveiller !

L'homme vous fait un clin d'œil qui signifie : « C'est elle le patron », mettant un terme à l'échange de paroles, mais n'empêchant pas les regards, votre sourire les ayant alertés sur ce que vous êtes, c'est flagrant, ce que vous dégagez et qui vous valait l'admiration de votre équipe, avec ces qualificatifs dans la bouche de vos associés « brillant, intelligent, très cordial, un bon patron », et cet article dans *Le Figaro Entreprise* que vous aviez affiché en soulignant les passages importants « volontaire », « bien entouré », « esprit d'analyse », « conciliant », « ferme », non par vanité, mais pour plaisanter, parce que vous ne saviez pas que vous étiez tout ça à la fois.

C'est terminé maintenant, vous êtes devenu tout autre, quelqu'un d'autre. Et c'est avec soulagement que vous répondez à leur « Bonsoir, un bon Festival », à peine chuchoté pour ne pas réveiller la petite avant la fermeture complète des portes.

## 21.

Vous avez peur de vous endormir finalement, ayant pris la chambre pour votre fille, pour qu'elle puisse reposer dans un bon lit plutôt que dans une voiture. Et vous avez le culot de lui enlever ses chaussures avant de la faire glisser entre les draps en lui souhaitant :

— Bonne nuit, fais de beaux rêves ma chérie.

Alors qu'elle ne vous entend pas. Vous n'arrivez pas à vous y faire, à l'accepter, parce qu'il vous est souvent arrivé d'entrer dans sa chambre après minuit, après une journée de travail pour l'embrasser et lui dire la même chose : « Bonne nuit ma chérie, fais de beaux rêves. »

Ce que vous n'avez jamais fait avec Hélène.

Vous ouvrez la fenêtre pour aérer et, c'est vrai, la femme de l'accueil ne vous a pas menti, vous avez une jolie vue sur le jardin.

Mais il y a cette question complètement taboue qui commence à vous tarauder, à savoir combien de

temps son corps va mettre pour partir. Combien de temps allez-vous encore pouvoir la prendre comme ça, dans vos bras, enroulée dans sa couverture ?

Vous ne lui en laisserez pas le temps, c'est une promesse que vous lui avez faite.

Dans votre veste, vous prenez votre téléphone afin de vérifier les messages : il y en a vingt-sept. Vous ne les écouterez pas.

Vous gardez le portable en main, passez dans la salle de bains, blanc sur blanc, comme une œuvre contemporaine, depuis les serviettes jusqu'au cadre du grand miroir, commencez à vous déshabiller mais, en vous retournant, apercevez votre fille allongée, et vous fermez la porte.

Vous êtes nu maintenant devant le miroir, comme s'il s'agissait d'une épreuve de vérité.

Et quoique vous ayez décidé d'en finir avec vous-même – la décision est prise, il n'y a pas à revenir dessus – vous vous demandez, le plus égoïstement du monde, si vous ne devriez pas continuer à vivre encore un peu parce que vous êtes en vie malgré tout, et qu'elle est tenace.

Vivre encore un peu après avoir tranché dans le vif, recommencer.

L'eau du bain vous fait du bien, pourtant, vu de l'extérieur, on pense à de l'acharnement thérapeutique. Non pas que vous fassiez vieux, mais franchement, vous êtes mort. Il serait temps pour vous de

*La Véritable Histoire de mon père*

disparaître. Sauf à considérer que votre corps se défend légitimement, on ne peut pas aller contre l'idée d'un corps qui se défend et ne veut pas mourir.

Vous avez posé votre téléphone portable sur le rebord de la baignoire et vous le regardez. Vous n'écoutez pas les messages mais vous pourriez changer le vôtre, comme les dernières paroles d'un mourant. À la place de « *Please, leave your message after the bip or press star for more options* », une phrase d'excuses. « Je suis vraiment désolé, pardonnez-moi. »

Mais non, vous vous contenterez du mot laissé en évidence sur votre bureau, à l'attention des autres et de la police, vous dédouanant de toute culpabilité, responsable mais pas coupable, votre plus gros mensonge.

À force de jouer avec le téléphone, le voilà qui tombe à l'eau, c'est la faute à pas de chance, il coule à pic, jusqu'au fond, comme un petit sous-marin.

Et, bien sûr, l'idée d'un jouet dans son bain vous fait penser à votre petite fille.



## 22.

Vous décidez de l’emmener au Louvre dès la semaine suivante. C’est à côté.

Vous signalez à votre assistante un rendez-vous imprévu qui vous oblige à vous absenter à deux heures de l’après-midi.

— Vous revenez à quelle heure ?

Vous n’en savez rien, mais il est peu probable que vous repassiez par le bureau.

— Quel est le nom du client ?

Vous ne savez pas quoi dire. Et, preuve que tout cela vous touche en profondeur, vous êtes presque choqué par cette question. En quoi cela regarde votre assistante ?

Ça la regarde en ce que vous êtes « facturable ».

— Ce n’est pas encore un client, dites-vous, avec cet extraordinaire sourire devant lequel personne ne résiste, juste un prospect, mais qui sait ?

Et là, vous lâchez un gros mensonge :

— Sachs & Sachs.

*La Véritable Histoire de mon père*

Votre assistante est ravie pour vous, car ça y est, vous l'avez obtenu ce rendez-vous ! Depuis le temps... Et elle l'inscrit sur l'agenda partagé de manière que vos associés le sachent, que tout le monde participe à l'événement : Sachs & Sachs accepte enfin de vous recevoir ! Et demain, à la première heure, il faudra vous attendre au grand défilé dans votre bureau pour un débriefing.

— Vous avez des instructions ?

— Pour ?

— Warner, ils doivent appeler cet après-midi.

Vous êtes joignable sur votre portable ?

Non, mais vous consulterez vos messages.

— Et pour...

Vous la regardez droit dans les yeux et dites :

— Martine, comme d'habitude, faites au mieux.

J'ai entièrement confiance en vous.

Vous filez maintenant, comme s'il n'y avait pas une minute à perdre, comme si vous alliez retrouver une femme. Sauf qu'il ne s'agit pas d'une femme, mais d'une toute petite fille de quatre ans, votre enfant, pour une visite au Louvre, ce qui, a priori, n'a rien d'exceptionnel. Sauf que, une fois encore, il vous suffit de la tenir par la main sous les arcades de la rue de Rivoli pour être connecté au monde qui vous entoure.

Les gens vous regardent en souriant, les femmes surtout. Les hommes aussi. Tout le monde vous

regarde en souriant ce qui est, en soi, la marque de quelque chose. Et c'est amusant parce qu'il suffit à votre fille de vous accompagner pour que s'ouvrent les portes toutes seules, comme par magie. Et si, finalement, ce n'était pas vous qui la guidiez, mais le contraire ? Elle qui vous guidait ? Elle qui ouvrait les portes par sa seule... aura ? Le mot vous gêne.

La queue qui serpente devant le Louvre jusqu'au Carrousel vous laisse perplexe : elle augure d'une longue attente, sans parler de l'achat des billets ! Ce n'était peut-être pas la meilleure idée.

Et alors que vous n'aviez sincèrement pas l'intention de griller la queue, mais simplement de demander au gardien si l'intérieur était également « *full* », le jeune homme vous regarde à peine, et répond que « oui, c'est *fool* ».

— Bon alors on va ailleurs ma chérie ?

Mais votre fille dit non, elle ne veut pas partir, visiter le Louvre plutôt. Le jeune homme la remarque – elle est si petite – et il craque complètement, ça se voit à son sourire, il lui fait un grand sourire en ouvrant le cordeau.

— Vous avez qu'à passer là.

— Merci, c'est très gentil de votre part.

— De rien. Elle est belle votre fille. C'est votre fille ?

— Oui.

Et comme si cela ne suffisait pas, il sort de sa

poche deux laissez-passer à coller sur la poitrine. Vous laissant vous débrouiller avec le vôtre et se met à genoux pour coller celui de votre enfant.

— Tu le retires pas, hein ma jolie ?

— C'est vraiment très aimable de votre part.

— C'était pour ma mère et ma sœur, mais vu l'heure, elles vont pas venir.

Au moment de passer la porte vitrée qu'il a ouverte pour vous, il ajoute :

— Faudra la surveiller, votre fille. Elle va faire des ravages plus tard.

Ce qui ne vous plaît pas du tout comme remarque.

Votre enfant veut voir l'Égypte. C'est facile, vous connaissez le chemin. Mais vous vous perdez.

À force d'escaliers et de couloirs, vous parvenez jusqu'au département Peinture française, une horreur. Ça ne vous intéresse pas du tout, vous vouliez l'Égypte, et votre fille aussi. Mais les salles sont reposantes, un peu à l'image de votre bureau, crème et épuré. Et ça intéresse votre fille.

— Tu es sûre, ma chérie ?

— Oui, papa. Ça m'intéresse la peinture.

Sa maturité vous fait plaisir et ses réponses vous valent des sourires de mamans amusées.

Une fois encore, c'est votre fille qui vous guide, s'arrêtant ici ou là, posant des questions, puis encore des questions, jusqu'à ce que vous l'arrachiez de devant le tableau pour continuer. Et comme vous n'y

*La Véritable Histoire de mon père*

connaissez rien en peinture, vous brodez. Vous brodez jusqu'à ce qu'elle tombe en arrêt devant une Déposition de croix, un Christ mort dans les bras de deux femmes, le visage en sang, le corps martyr, les visages en pleurs.

— C'est qui, papa ? Pourquoi les dames elles pleurent ? C'est qui le monsieur qui dort ?

— Il ne dort pas, il est mort.

— Pourquoi il est mort ?

— Il y a des gens qui l'ont tué.

— Pourquoi ils l'ont tué ?

— C'est trop compliqué ma chérie.

— C'est qui les dames ?

— C'est sa maman.

— Et l'autre dame, c'est sa grand-mère ?

— Non. Je ne sais pas qui c'est.

— Je vais mourir aussi ?

— Oui.

— Toi aussi ?

— Oui.

— Maman aussi ?

— Oui.

— J'ai pas du tout envie de mourir, papa. J'ai très envie de vivre.

— Bien sûr mon cœur. Tu es toute petite encore. On meurt quand on est très vieux.

— Mais toi, papa, tu es très vieux.

— Non. Pas très vieux.

*La Véritable Histoire de mon père*

— Un peu vieux ?

— Un peu.

— Alors tu vas mourir avant moi.

— Oui.

— Tu sais, papa, même quand j'étais pas née encore, j'avais déjà envie de vivre.

Vous devriez la soulever pour l'embrasser, mais vous vous contentez de la regarder d'en haut, habité d'un sentiment étrange, comme de la jalousie, ou de l'envie au moins, parce que tout ne fait que commencer pour elle. Quoi qu'il arrive, quoi que vous fassiez ou disiez, tout commence pour elle, alors que tout est fait pour vous.

Mais elle veut quand même savoir pourquoi le Christ est mort, et qui l'entoure. Seulement, ça fait des années que vous n'avez pas mis les pieds dans une église, quarante ans. Vous manquez de références.

## 23.

Vous vous réveillez dans l'eau du bain refroidie et, l'espace d'un très court instant, vous avez le sentiment d'avoir rêvé. Mais non. Vous l'avez fait. Vous avez commis l'irréparable.

À certains moments, comme maintenant, alors que votre corps a passé trop de temps sous l'eau, vous considérez que vous devriez être mort, mais vous continuez à vivre. Pas seulement par égoïsme, mais parce que vous avez décidé d'offrir une sépulture à votre fille. C'est ce qui vous maintient en vie.

En sortant de l'eau, vous prenez un peignoir blanc mis à disposition par l'hôtel, vous vous habillez puis quittez votre chambre parce que vous avez faim. Vous êtes vivant malgré tout et vous avez faim.

Au Louvre, vous tenez votre fille dans les bras.

Peut-être pourriez-vous prendre un peu plus de temps, ne pas cavalier, prendre le temps de regarder, regarder les toiles et les cartels.

Mais la peinture de Simon Vouet ne vous intéresse pas.

— Comme toi, papa, Simon. Il s'appelle Simon.

Pour l'instant, vous ne voyez rien. Vous pensez seulement au plus court chemin pour l'Égypte, tout droit, probablement.

En avançant, vous jetez des regards sur les toiles comme vous regardez des gens, sans les voir. Mais vous êtes quand même un peu piqué par votre manque de culture, par votre incapacité à répondre aux questions de votre fille qui, une fois encore, vous fait sortir de votre zone de confort. La dernière fois, c'était à vélo, et ça ne s'est pas très bien terminé.

Vous ne voyez pas les choses, ni les gens, ni ce qui vous entoure. C'est étrange. Et pourtant, vous êtes d'une grande acuité sur les objets bien définis. Vous voyez très bien de loin, vous anticipez à merveille, vous les voyez venir les clients, les prospects, les cibles. Aucun de leurs mouvements ne vous échappe. En cela, on pourrait vous rapprocher des fauves au champ de vision limité, mais très précis.

Vous savez dessiner un schéma des flux, concevoir une architecture de base de données, écrire une recommandation marketing. Mais vous ne savez pas regarder une toile.

Ce n'est pas très grave.

À moins de considérer que vous ne savez pas regarder, tout court.



À votre décharge, la salle Nicolas Poussin n'est pas le meilleur endroit pour apprendre à regarder. Il vous faudrait du contemporain, du monumental, de l'explicite. Là vous verriez.

Les fiches du Louvre sont très explicites pour répondre aux questions de votre fille. La vie de Nicolas Poussin est plus édifiante que la vôtre malgré tout.

— Qu'est-ce qu'ils font les bergers ?

— Ils sont en Arcadie, un pays merveilleux. Mais quelqu'un vient les prévenir que ça ne durera pas, qu'ils vont mourir, eux aussi.

Quand même, la vie de Poussin est plus intéressante que la vôtre. Ça vous perturbe. Vous êtes perturbé par la vie d'un peintre français du XVII<sup>e</sup> siècle.

Pas d'école, pas d'atelier, pas d'élèves, des amitiés choisies parmi les intellectuels, les grandes familles chrétiennes, des commanditaires riches et secrets.

Pas de nus, pas de femmes, pas d'érotisme ni de sensualité, des couleurs sombres, des toiles noires pour des églises noires, mais du poids, de la matière, de la durée, de l'intelligence, de la profondeur, de la réflexion, de l'humain.

Vous n'êtes rien de tout ça. Rien ne vous concerne là-dedans. Vous avez vécu cinquante ans, et rien là-dedans ne vous concerne.

Et vous trépignez parce que vous ne pouvez pas dire : « Ce n'est pas un peintre du XVII<sup>e</sup> qui va m'ap-

prendre à vivre. » Parce que si, justement, ce peintre-là aurait à vous apprendre.

Peut-être parce que vous êtes égoïste. Ou renfermé. Ou froid, fermé. Ou simplement contemporain. Un homme de son temps, chargé d'affaires, trop chargé, peut-être, pour prêter attention aux autres, à autre chose qu'à vous-même.

Ça ne vous dispensait pas d'aimer vos enfants, même une obèse, même si vous vous êtes trompé de vie, trompé de femme, trompé d'enfant.

Et il est hors de question de considérer votre vie comme ratée, avec cette dichotomie manichéenne et universelle : vous avez réussi votre vie professionnelle au détriment de l'affectif.

Vous avez *aussi* réussi votre vie affective.

Mais pas avec les bonnes personnes.

À force de gamberger, vous restez dix bonnes minutes devant une toile, sans la voir, parce qu'elle vous est fermée. La toile n'est pas très grande. Elle représente une architecture classique à colonnes et fronton dans un paysage de forêt.

Au premier plan, deux hommes vêtus à l'antique, deux figurines au bord d'un lac gris comme le reflet d'un miroir. Ils bavardent en marchant le long d'un chemin terreux bordé d'arbres. En suivant du regard le chemin, vous le devinez sinuant jusqu'à l'architecture paisible, sur une colline, une sorte de ville

idéale, frappée par la lumière du crépuscule, calme, classique, partiellement dévorée par les arbres.

Quoique le chemin s'arrête là, votre regard continue sa progression jusqu'à la trouée de ciel crépusculaire, but ultime de votre promenade, semble-t-il, comme si le peintre avait étudié la composition de sa toile dans ce sens, du lac gris jusqu'au ciel.

La lumière du ciel vous traverse. Vous êtes traversé par la lumière.

Vous en restez bouche ouverte, si bien que votre fille demande :

— Qu'est-ce qui se passe papa ? Qu'est-ce que tu regardes ?

C'est très difficile à dire, mais vous pourriez essayer.

— Rien. On continue.

Et vous la tirez par la main jusqu'aux salles égyptiennes.

C'est à partir de cet événement mineur – la découverte spirituelle d'une toile de Nicolas Poussin au musée du Louvre –, que votre activité va commencer à vous peser.

— Change de travail. Trouve une activité plus utile, dans l'humanitaire ou dans les arts. On a assez d'argent pour voir venir, conseille Nathalie. Tu devrais profiter du midi pour aller plus souvent à Drouot. Je te vois bien antiquaire, spécialiste de la peinture française du XVII<sup>e</sup> siècle.

*La Véritable Histoire de mon père*

— Moque-toi de moi !

Mais Nathalie ne se moque pas de vous. Elle vous aime.

En attendant, vous avez besoin de plaisirs plus immédiats. Dès le lendemain, vous retournez au Louvre, sans votre fille, égoïstement, pour retrouver votre toile. Sauf qu'il ne se passe rien. Le ciel ne vous fait plus transpirer, le lac en miroir argenté, le chemin à travers la forêt, la ville idéale au sommet de la colline et la trouée bleue, ça ne vous fait plus rien. Comme si ça ne marchait qu'une seule fois.

Ou bien comme si vous aviez besoin que votre fille vous accompagne.

## 24.

L'hôtel du Festival.

Vous descendez jusqu'à l'accueil en demandant s'il est possible de trouver à manger, vous voulez dîner, mais la bonne femme est catégorique :

— À cette heure-là, la cuisine est fermée, monsieur.

Ce qui vous contrarie.

— Il y a bien la discothèque. Si vous voulez manger.

Vous aviez promis à votre fille de ne pas la quitter, mais que valent vos promesses ? Alors vous l'abandonnez dans votre chambre pour la discothèque parce que vous mourez littéralement de faim et qu'il vous faut des forces pour demain, pour accompagner votre fille jusqu'aux montagnes, l'endroit où vous avez décidé d'en finir.

La discothèque est minable, mais on y sert à manger. Vous vous asseyez au bar. Les gens vous prennent pour un vieux beau en chasse : les filles sur la piste de danse sont à peine plus âgées qu'Hélène, quinze kilos en moins.

Comme l'endroit et la musique vous font horreur, vous tâchez de manger le plus vite possible en pensant à votre aînée, une fois n'est pas coutume, comment vous l'aviez trouvée dans une boîte comme celle-ci, rappelez-vous, au bar comme vous ce soir, un bar sombre et branché, les deux coudes posés contre le comptoir, la tête entre les mains dans une position qui pouvait évoquer le désespoir ou l'extrême concentration, votre fille Hélène, qui faisait semblant d'étudier les premières pages d'un journal gratuit.

Et vous étiez venu la chercher à la demande de Nathalie, parce que ça ne pouvait plus durer, c'était tous les soirs comme ça, jusqu'à des heures impossibles, si bien que vous vous demandiez si elle ne se prostituait pas, vous avez eu le culot de le lui demander, à quinze ans.

Et vous êtes longtemps resté debout à l'observer, ses deux coudes sur le comptoir de métal, son cocktail en strates multicolores à portée de lèvres, un paquet de Peter Stuyvesant rouge – vous ne saviez pas qu'elle fumait –, un crayon et, sous le torchon gratuit distribué à la sortie du métro, un carnet de notes.

Parce qu'elle a toujours voulu écrire, la boulotte.

Puis un groupe s'est planté entre elle et vous, mais ça n'a pas duré. Quand l'obstacle a cessé d'obstruer le champ de votre vision, Hélène téléphonait en sou-

riant, un doigt enfoncé profond dans l'oreille, comme si le fait d'enfoncer son doigt la faisait mieux entendre.

Et puis tout à coup, sorti d'un chapeau, un homme vieux s'est assis à côté d'elle pour lui demander du feu.

— Vous avez du feu, mademoiselle ?

Comme si cette demoiselle était la sienne.

D'abord Hélène ne le regarde pas, ne le voit peut-être pas, ne l'entend pas. Elle dit « non », puis « oh pardon, si » et se tourne vers le vieux, un type qui a quarante ans et qui entend bien se lever une mineure, votre fille qui lui tend son paquet de Stuyvesant rouge.

— Pas le paquet ! Du feu simplement, dit le vieux en se marrant.

— Oh ! bien sûr !

Et votre fille pique un fard, parce que c'est une enfant, encore.

— T'es vachement sensuelle, c'est bien les filles comme toi, entendez-vous.

Hélène ne sait pas où se mettre et répond d'un sourire, qui est joli, et triste.

Un ange passe.

— Faut te lâcher un peu ma jolie, continue le type, on est là pour s'amuser, non ?

Et il lui passe le bras autour du cou.

Heureusement que la musique est là, trop forte

*La Véritable Histoire de mon père*

pour vous, parfaite pour eux, pour combler le silence, l'horreur du temps mort entre deux phrases.

Vous devriez intervenir, sauver votre fille, casser la gueule au vieux pour avoir osé toucher votre fille, mais vous laissez faire, vous le laissez la peloter sous vos yeux. Vous la sacrifiez.

Finalement, Hélène se lève pour les toilettes, en titubant presque. Elle est saoule la pauvre. Mais Dieu merci, le vieux est là pour la soutenir et vous les voyez partir tous les deux pour les toilettes.

Un moment quand même, vous hésitez à lui sauver la vie, votre rôle de père aimant. Mais vous n'êtes pas un père aimant, vous ne l'aimez pas, vous la laissez partir avec le vieux dans les toilettes de la boîte, après tout, elle est grande et libre, elle sait ce qu'elle fait, non ?

Non. Parce qu'elle vous a vu dans le miroir, et elle attend que vous veniez la sauver, jusqu'au dernier moment elle vous espère, jusqu'au moment où le vieux ouvre son pantalon et qu'il lui dit : « Allez, régale-toi petite. » Et jusqu'à ce moment elle est sûre de vous, que vous ne l'abandonnerez pas.

Sauf que vous êtes déjà parti, vous avez déjà quitté la boîte au moment où le serveur vous a demandé ce que vous vouliez.

— Rien, je me suis trompé d'endroit, lui avez-vous seulement répondu en refermant la porte derrière vous.



## 25.

Ce souvenir ne vous empêchera pas de dîner. Il n'est même pas sûr que vous éprouviez des regrets.

À côté de vous, au bar, dans le vacarme de la musique saturée, viennent s'asseoir deux horreurs, deux bonnes femmes de votre âge, plus jeunes peut-être, mais vous faites moins que votre âge de toute façon, une grosse et une maigre, laides et rouges et stupides, s'asseyant sur les sièges laissés libres à côté de vous, vous dévorant du regard. Vous vous sentez pris dans un filet, même lorsque vous détournez le regard, vous sentez leurs yeux sur vous, la maigre est à deux doigts de vous parler, elle attend juste que vous leviez la tête de votre omelette, mais vous ne la regarderez pas, pour rien au monde, ce qui ne les décourage pas, elle doit être habituée aux forceps : il y a bien un moment où vos regards se croiseront.

Vous tenez bon, si bien que, refroidie, la maigre fouille son sac, en sort des lunettes de vue et regarde son portable pour savoir l'heure qu'il est, vérifie

qu'elle n'a pas de message, elle n'en a pas, il ne lui reste plus qu'à retourner danser, le moment que vous attendiez pour relever la tête et la regarder s'éloigner, choqué qu'une bonne femme comme ça puisse vous draguer, une bonne femme de votre âge, presque, vous la regardez s'éloigner, mais elle vous préparait un piège, se retournant brusquement, elle crie à votre attention :

— Vous ne dansez pas ?

Non, vous dites non, mais vous avez eu le malheur de la regarder si bien qu'elle se croit autorisée d'interpréter pour vous une danse du ventre stupide, vous pourriez la gifler.

En lui tournant le dos, vous espérez en finir avec elle mais ça continue, sous le prétexte que le barman lui a pris son verre « encore à moitié plein ! ». Elle insiste bien sur le « moitié plein », si bien que vous êtes obligé de lui sourire parce que l'alcool vous a un peu chauffé.

— Quelle chaleur, non, vous ne trouvez pas ?

Comme vous ne répondez pas, elle continue :

— Vous êtes à l'hôtel aussi ? Pour le festival ?

— Non, de passage seulement.

Qui est la pire des réponses pour une femme cherchant un homme pour la nuit.

— Je n'en peux plus de cette chaleur, continue-t-elle. Si on allait boire un verre dans votre chambre ?

*La Véritable Histoire de mon père*

— Je suis marié, répondez-vous.

La musique couvre votre voix si bien qu'elle vous fait répéter dans son oreille :

— Quoi ?

— Je suis marié.

Ce qui ne la dérange pas, elle a posé sa main sur votre cuisse.

— On peut aller ailleurs, si vous voulez.

Comme vous avez payé votre repas, vous fuyez, vous quittez les lieux en lui tournant le dos, à la vieille, ce qu'elle interprète mal, une invitation à vous suivre. Et ce n'est qu'une fois dehors, lorsque vous entendez le bruit de ses talons derrière vous, le bruit de quelqu'un qui vous court après, que vous vous retournez en lui demandant :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Eh bien, et ce dernier verre ?

Son visage de bécasse vous sidère mais comme vous êtes poli, vous lui répondez seulement :

— Je ne suis pas seul.

— Votre femme est avec vous ?

— Non, ma fille.

— Oh ! Quel âge a-t-elle ?

— Quatre ans.

Et c'est comme une métamorphose devant vous, la bécasse stupide qui devient maman sous vos yeux, une fable de La Fontaine « La femelle transformée en mère de famille », ce qu'elle est peut-être, ou

*La Véritable Histoire de mon père*

qu'elle rêverait d'être. Tout son visage change, passant de la grimace, l'expression de sa séduction, de son désir sous l'emprise de l'alcool, à une expression de tendresse, tout aussi disgracieuse, et bête, mais douce et tendre, comme si elle voyait l'enfant que vous tenez dans vos bras, une toute petite fille dans les bras de son grand papa qui la tient et la serre pour la protéger, en pleine nuit.

Et elle s'écarte de vous physiquement, comme si vous représentiez pour le coup un interdit, non plus l'image d'un homme, mais la figure du père sur laquelle il n'est pas permis de fantasmer, comme si son désir pour vous relevait du tabou, d'une transgression impossible, et elle vous abandonne au milieu de la route, sans même penser à conclure votre rencontre d'un mot aimable, retournant vers la boîte, vers d'autres hommes plus accessibles, satisfaite malgré tout de n'avoir pas, en couchant avec vous, attaqué le fondement même de ses valeurs, des valeurs universellement partagées, celles-là mêmes que vous avez transgressées en commettant l'irréparable.

## 26.

Vous êtes maintenant assis à votre bureau devant la fenêtre qui donne sur le jardin. Vous n'êtes plus fatigué.

Vous ressentez le besoin de demander pardon.

Vous prenez le bloc de papier mis à disposition par l'hôtel et commencez à écrire un prénom, celui de votre épouse Nathalie, une manière pour vous de penser une dernière fois à elle avant la journée de demain qui ne sera plus consacrée qu'à votre enfant. Une manière de mettre un terme à votre histoire, d'en faire votre deuil, parce que vous avez tout gâché.

Mais c'est votre nature de détruire ceux qui vous aiment.

Au moins la naissance de votre relation est-elle une belle histoire à raconter. Une histoire d'amour et de passion. Quelque chose d'irrésistible qui va vous pousser l'un vers l'autre.

Nathalie, en couple, mais malheureuse. Comme vous.

Le coup de foudre réciproque. Le coup de foudre parmi les roses, l'amour fou volets fermés. Dès la deuxième rencontre. C'est comme ça qu'elle la raconte :

— Le plus beau moment de ma vie. Comme un feu d'artifice. Si naturel, si... spontané !

Pas tout à fait spontané dans la réalité car vous aviez pensé à tout, tout préparé. Vous êtes organisé.

Pour elle, pour votre première rencontre, vous aviez planifié un rendez-vous follement romantique, un rendez-vous dans une suite de l'hôtel Castiglione, à côté de votre bureau. À la mi-journée.

— J'étais terrorisée, raconte-t-elle. Je ne savais pas comment m'habiller. S'il fallait que je me change, s'il fallait que je me lave. En me lavant, je ne pouvais pas dire que je ne savais pas ce qui m'attendait. Je ne pouvais pas prétendre que je ne m'y étais pas préparée.

Vous lui aviez laissé une heure pour rejoindre le bar du Castiglione et elle vous a rejoint comme ça, sans se changer, avec juste un lecteur de CD dans son sac, pour écouter l'opus 116 de Brahms, la peur au ventre qui gargouille, les mains et les jambes qui tremblent.

— J'étais à dix minutes du Castiglione. Mais je ne

voyais plus rien. La rue, les gens... Brahms m'a bien aidée. Avec lui je suis toujours en *terra cognita*.

Elle a honte de ce que vous lui donnez envie de faire.

— J'étais vraiment désespérée. Fallait-il acheter *Le Monde* et m'asseoir au bord de la fontaine, près des enfants qui jouent ? Ou bien entrer dans le Castiglione. J'avais vraiment le choix. Personne ne me connaissait. Et puis le feu est passé au vert, les voitures ont démarré, je me suis tournée vers l'hôtel, j'ai tout fourré dans mon sac, le baladeur, le casque, les lunettes, et je suis entrée. Qu'est-ce que j'avais honte ! Et je me sentais coupable, tellement coupable ! J'avais l'impression que tout le monde savait pourquoi j'étais là. Tout le monde sauf moi. Franchement. Sinon je serais venue autrement, maquillée, les seins à l'air pour n'avoir rien à dire, seulement montrer. Moi je n'étais là que pour prendre un café. D'une manière très simple, la plus naturelle du monde, informelle, comme on dit : « On va prendre un café ? » Je me suis assise près du piano, trop près, c'était du jazz. J'ai changé de place, plus loin, mais j'étais mal assise. J'ai dû changer encore une fois. Les gens me regardaient. Ils se demandaient ce que j'avais à bouger comme ça. Quelle honte ! Et moi qui ne savais même pas avec qui j'avais rendez-vous ! Il fallait que je regarde les gens discrètement, sans

qu'ils me prennent pour une entraîneuse ; une entraîneuse en sandales...

Au milieu de tous ces gens, vous auriez très bien pu être cet homme élégant de dos, ce vieil Anglais ou cet Américain, lisant Kleist (en allemand !), libéré de tout, du désir, des autres, de sa conscience, de sa mauvaise conscience, sans comptes à rendre à personne, sans plus de femme, peut-être est-il veuf, mais qu'il aura aimé, malgré les entorses, les coups de canif dans le contrat, les aléas, les cafés pris dans des bars avec des inconnues, avec des idiots ne connaissant rien à rien, dans un monde d'idiots, de marchands, qui trouvaient la musique classique ennuyeuse et triste, des sans-cœur, des sans-rien.

— Et puis le garçon m'a remis la clef de la chambre. Je me souviens encore du numéro, la suite n° 12. J'ai pris la clef et je suis descendue aux toilettes. Je suis une vraie petite dinde à ce moment-là. Les femmes parfois, tu verras, sont des idiots. Dans le grand hall, je veux que l'on voie ma clef, que l'on me croie en résidence, à l'année, une pianiste en tournée, une artiste. Alors je fais semblant de connaître les lieux et je ne regarde rien, ni personne, les boutiques du couloir ne m'arrêtent même pas. Je suis une vraie femme. On peut m'avoir clef en main. Mais j'ai peur. Je crève de peur. Dans leurs têtes, les femmes peuvent s'imaginer qu'elles sont celles qu'un homme attend dans une chambre du



Castiglione. Mais en tant qu'actrice, ça ne va pas du tout. Je n'ai pas du tout le physique du rôle. C'est évident, ça se voit tout de suite. Moi, je le vois tout de suite. Toutes les filles que je croise, et que je suis censée ignorer, sont plus et mieux faites que moi pour le rôle.

Elle a peur de vous décevoir, vous êtes si facile à décevoir. Elle pense que vous allez lui serrer la main, qu'il ne se passera rien, ce qui, peut-être, aurait été mieux ainsi.

L'escalier qui descend aux toilettes est tapissé de miroirs en tuyaux d'orgue jaunes et dorés et l'on s'y voit en morceaux, jaunes et dorés.

— En bas, j'avais tellement transpiré que je me suis essuyé les aisselles avec du papier-toilette. J'ai quand même ouvert deux boutons à ma robe. Et c'est là que je me suis vue, avec mon vieux soutien-gorge. Un soutien-gorge de tous les jours, que personne ne regarde, que je retire dans la salle de bains avant de me coucher, que je laisse traîner avant de le mettre au sale, qui fait une marque, un bourrelet dans le dos.

Mais vous ne la toucherez pas pour votre première rencontre.

— Je n'arrêtais pas de penser. À mille choses. Je me suis dit que j'avais peut-être affaire à un escroc, quelqu'un parti en me laissant l'ardoise à payer. J'ai voulu rentrer chez moi me changer. J'ai traversé le

hall et je suis sortie de l'hôtel. J'étais vraiment décidée. Et puis j'ai réalisé que je n'avais rien d'autre à me mettre. Pas de lingerie de femme. Ou seulement de la lingerie de femme qui s'est laissée aller, détendue, délavée, trop lavée, aux couleurs incertaines, aux blancs gris. Une lingerie de femme mal aimée, pas aimée, jamais aimée. Dehors, j'ai vu un homme traverser la rue de Rivoli en costume sombre, des dossiers à la main. Il était beau et semblait sortir de l'hôtel comme moi. J'avais éteint mon portable, je l'ai rallumé. J'avais un message de mon ami. Il ne me disait pas qu'il rentrait tard, ni qu'il ramènerait des dossiers à la maison. Non, seulement une phrase gentille de mari à sa femme, un « Je t'embrasse, à tout à l'heure ». Et il me demandait de le rappeler pour lui dire s'il fallait rapporter du pain ou pas. Et alors, c'est difficile à comprendre quand on est une jeune fille, mais voilà je me suis mise à le détester. Je l'ai détesté de me laisser là sans robe et sans lingerie avec sa voix gentille « Coucou ma chérie ». Et j'ai eu honte de le détester parce que ça ne m'était jamais arrivé auparavant, parce que je n'avais aucune raison de le détester. Mais c'était bien à cause de lui que j'étais là, que j'en étais là. Et c'était à cause de lui, que je me trouvais laide, grosse, mal habillée. Parce qu'il ne m'a jamais désirée. Et alors que j'étais sortie de l'hôtel, que je n'avais plus envie de rien, ni d'inconnu ni d'un homme, je suis retournée sur mes

*La Véritable Histoire de mon père*

pas, j'ai repris ma clef et je ne me suis plus arrêtée, j'y suis allée, droit devant, jusqu'à la porte de la suite n° 12. Je n'avais plus peur, j'avais mon corps pour me protéger, mon corps mal aimé, mal entretenu, en perdition. Je n'avais rien à vendre, rien à donner, ça ne l'intéresserait pas. Mais au moins je l'aurais fait. Je ne serais pas morte sans avoir vécu cela.

## 27.

Pour une fois que ce ne sont pas des histoires à dormir debout. Pour une fois que ce n'est pas Hélène qui raconte mais Hélène qui écoute la confidence de votre femme. Une confidence impudique, ce n'est pas vous qui iriez raconter cela, la confidence d'une mère à sa fille, d'une femme à une autre femme.

Vous arrachez une seconde feuille sur laquelle, cette fois-ci, vous écrivez le prénom de votre première femme : Sylvie.

Vous placez la fiche « Sylvie » à proximité de votre main gauche, et « Nathalie » à votre droite. Ensuite, vous permutez. Vous faites passer l'une à droite et l'autre à gauche. Puis vous inversez de nouveau et ça, trois quatre fois. Peut-être parce que vous ne savez pas par laquelle commencer.

Ensuite, vous arrachez trois autres feuilles sur lesquelles vous inscrivez les noms de vos enfants, puis le vôtre. Cela fait, vous disposez les fiches en arbre

généalogique dont vous êtes, comme toujours, à l'origine de tout.

La disposition des fiches vous fait penser au schéma d'une base de données pour lesquelles vous aviez un don véritable, vous excelliez à dessiner les liens entre les tables, les interactions, les croisements, les contraintes et les conditions.

Avec votre famille, avec vos femmes et vos enfants, vous êtes beaucoup moins fort pour tracer des liens, dessiner des relations, ce qui n'était pourtant pas très compliqué : cinq fiches, cinq liens.

Mais vous oubliez Rachel, votre maîtresse.

Alors vous prenez une sixième fiche, à contrecœur manifestement.

Rachel. Votre pire souvenir.

Celui qui cherchera dans vos affaires après votre disparition trouvera son nom deux fois : sur une carte de visite et dans votre agenda, à côté de « vernissage », avec une date, 30 novembre, l'hiver qui est déjà là, bien avant la fin officielle de l'automne.

L'idée d'acheter des toiles pour l'entreprise venait de vous, une sorte de mécénat artistique, de communication par l'art. Mais vous ne vous attendiez pas à tomber amoureux.

Une photo a été prise du vernissage où vous posez à côté d'elle qui sourit, parce que vous êtes son plus gros client, quatre toiles au prix fort, de quoi la faire vivre un an. Et ce qui frappe, c'est l'incapacité de

cette fille à s'habiller correctement, alors qu'elle a fait un effort pour le vernissage, son vernissage, la soirée qui la consacre. Seulement, vous voyez bien que, sous le déguisement, sous le mauvais goût et le maquillage raté, il y a la jolie fille, c'est évident. Une jolie peau, de beaux grands yeux verts, une bouche bien dessinée et sensuelle. Tout le contraire de vos fréquentations habituelles : une belle fille malgré les apparences.

Elle le sait, ce qui vous énerve.

Une fois que vous lui avez signé son chèque, le galeriste vous abandonne pour coller ses « vendus » sur les cartels. Au cas où quelqu'un d'autre se serait décidé à acheter le même que le vôtre. Précaution inutile : personne d'autre ne sortira son chéquier. Et la conclusion que vous en tirez est que vous vous êtes fait avoir, sur toute la ligne. Votre relation avec Rachel est une escroquerie.

Mais non. Vous ne faites pas une transaction commerciale à valeur spéculative. Vous achetez pour le plaisir. Un vrai coup de cœur. Un coup de cœur pour l'artiste aussi.

Elle revient vers vous, s'excuse pour son manque de disponibilité, se sert à boire, vous sert à boire, trempe ses lèvres dans le gobelet et fait une grimace.

— Infâme !

— Quoi donc ?

— Ce champagne. Non ? Vous ne trouvez pas ?

*La Véritable Histoire de mon père*

Elle a raison, mais vous êtes bien élevé. Elle se rapproche de vous et vous glisse à l'oreille sur le ton de la confiance :

— Ce mec est un rat. Il me pique la moitié de mon blé et nous sert du champagne au rabais. Allons ailleurs.

— Ailleurs ? Mais... où ?

— Où il y a du bon champagne. Je vous invite, mon cher mécène.

Et elle vous tire par le poignet jusqu'à la rue de Rivoli.

— On va au Castiglione ?

— C'est quoi ?

Vous hésitez à dire « un hôtel ».

— Un bar plutôt chic, dans un hôtel. Ils ont du bon champagne.

— Luxe, chic et champagne... Ça sonne bien.

Vous dites : « Suivez-moi alors », ce qui manifestement l'impressionne.

— Vous savez ce que vous voulez, n'est-ce pas ? J'adore ça. Les hommes qui décident.

Elle vous drague. Du genre à draguer le premier venu, mais vous n'y voyez que du feu.

Le bar du Castiglione est sombre à souhait, idéal pour une première rencontre. Le garçon auquel vous commandez du champagne vous fait un signe amical.

— Il vous connaît ?

*La Véritable Histoire de mon père*

— Non.

Vous mentez.

— Enfin, si... Je viens ici, parfois, pour signer des contrats. Mes bureaux sont à côté.

Mais la vérité, c'est que vous êtes déjà venu plusieurs fois avec Nathalie.

— Oh, je vois... Vous faites quoi ?

— Je suis le DG d'une entreprise de conseil.

— Vous avez des enfants ?

Oui, deux. Une petite fille dont vous n'êtes pas encore tombé amoureux – ça va venir, vous n'avez pas encore traversé le jardin des Tuileries – et une autre enfant, très différente, que vous n'aimez pas.

— Vous êtes marié ?

Vous pourriez vous prétendre divorcé, ou veuf. Mais ce ne serait pas une bonne stratégie, autant dire la vérité tout de suite. Si ça la dérange, elle vous le fera comprendre.

— Oui, je suis marié.

— Elle est jolie ? Comment s'appelle-t-elle ?

Ses questions vous prennent de court.

— Nathalie.

Ça n'a pas l'air de la déranger. Elle se lève.

— J'en ai pour une minute.

Vous lui attrapez le bras, presque violemment.

— Vous n'en profiterez pas pour partir ! Vous reviendrez ?

— Avec ce qui m'attend ici, répond-elle. Un bel



homme et du champagne ? Il faudrait être folle pour ne pas revenir !

C'est presque trop facile. Une fille facile, une artiste. Et le souvenir de votre fille abandonnée, traînant dans les bars, levée par des messieurs de votre âge ne vous vient même pas à l'esprit. Et même, rien de ce qui concerne votre famille ne vous vient à l'esprit, comme si vous saviez très cyniquement faire la part des choses, rentrant chez vous après ce rendez-vous, embrassant votre femme et vos enfants, quittant une pièce pour une autre, sans rien laisser transparaître, sauf aux yeux d'Hélène qui vous observe et vous connaît. Manifestement, vous savez gérer l'adultère sans effet de bord.

Le « pop » du bouchon vous donne envie de faire la fête, de boire et de sortir. Vous n'en avez jamais assez.

Rachel revient des toilettes, naturellement sensuelle et mal habillée : les hommes se retournent sur elle sans qu'il vous soit possible de déterminer pourquoi. Parce qu'elle est sensuelle ? ou mal habillée ? En se rasseyant à votre table basse, ses genoux touchent les vôtres, elle ne semble pas s'en apercevoir, à moins qu'elle ne le fasse exprès, et vous parlez, vous parlez... Probablement est-ce là votre manière de draguer, ça a l'air de marcher, vous êtes assez brillant, quoique définitivement vieux et marié. Marié, ce n'est pas définitif.

*La Véritable Histoire de mon père*

À la fin de cette première rencontre, avant qu'elle ne vous plante brusquement, vous vous sentez l'énergie d'un surhomme, d'un jeune homme en conquête. C'est un cliché. Mais votre vie en est pleine.

— Il faut que je parte, dit-elle après avoir raccroché son téléphone portable qui a déjà sonné une demi douzaine de fois. Vous ne m'en voulez pas ?

Si, bien sûr, mais le champagne ne vous aide pas.

— Attendez une seconde.

Vous procédez à un échange de cartes. Sur la sienne est inscrit « Plasticienne ». « Director » sur la vôtre.

— Je vous appelle, dit-elle. Je vous appelle demain.

— Vous me le jurez ?

— Bien sûr.

Au moment de se pencher pour vous embrasser – elle ne vous a même pas laissé le temps de vous lever – vous voyez entre les boutons de sa chemise ouverte la naissance de ses seins, comme deux colombes, c'est à ça que vous pensez, au Cantique des cantiques : « Tes seins sont deux colombes. »

Mais, d'une manière plus pragmatique, vous cachez sa carte dans votre portefeuille, parmi celles de vos clients.

## 28.

Vous êtes de nouveau au volant de votre Porsche splendide dans la lumière du jour qui commence. Le dessin précis du tableau de bord a quelque chose de rassurant qui vous donne envie de continuer, de vivre encore un peu, même si vous savez bien que vous vivez votre dernière journée. La perfection matérielle de votre voiture vous ancre de nouveau dans la réalité après cette nuit presque blanche.

Lorsque vous dépassez le portique d'accueil de l'hôtel, vous laissez derrière vous un portable noyé dans l'eau froide du bain, sur la table quelques cartes manuscrites d'un jeu de sept familles, des poils et des cheveux pour l'ADN, un lit défait, un tout petit creux dans le lit correspondant au petit corps de votre fille. Peu de travail en somme pour la femme de ménage, mais beaucoup d'indices pour l'enquête.

Maintenant qu'il fait jour, les maraîchers vous regardent passer, vous et votre sacrée bagnole. Cer-

tains vous font des signes même, parce que, très civilement, vous ralentissez pour ne pas gêner leur travail. Puis vous quittez le village pour l'autoroute en direction de la montagne. Vous emmenez votre fille à la montagne, avec le désir de la couper de tous, de la garder pour vous, une relation d'amour exclusive qui n'en admet aucune autre.

Pour ses quatre ans, une semaine avant que vous ne l'assassiniez, il avait été décidé qu'Hélène filmerait l'anniversaire de sa sœur, puisqu'elle est douée pour cela. Vous aviez essayé de vous y opposer, par principe, parce que tout ce que fait Hélène vous déplait, mais vous manquiez d'arguments.

Sur le film, Hélène est à son avantage, sacrée comédienne, soignant sa diction, ses entrées et ses sorties, véritable Électre dans la maison d'Égisthe. Mais alors il lui aurait fallu un frère armé jusqu'aux dents pour vous égorger.

En attendant, Électre se charge des phrases assassines :

— Papa, ne trouvez-vous pas que votre femme ressemble incroyablement à ma mère ?

Vous n'osez rien répondre, ni même regarder votre femme, blessée probablement par cette remarque, vraie sur le fond, mais inutile et humiliante, prélude à autre chose.

Que craignez-vous que votre fille révèle ?

La vidéo se termine sur une scène filmée depuis le

premier étage de la maison, depuis la chambre d'Hélène où l'on vous voit serrer des mains, plein de remerciements à la bouche.

— On ne se connaît pas ?

— Non, je n'ai jamais eu le plaisir de vous rencontrer.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec votre épouse le week-end prochain ? Nous organisons une grande fête.

— Le week-end du 8 ?

— Oui, le week-end prochain.

— Laissez-moi réfléchir.

Il appelle sa femme, demande qu'elle vérifie.

— Le week-end prochain, ma chérie.

— Une toute petite seconde, mon amour. Je regarde.

— Oui, c'est possible le week-end prochain.

— Parfait, ça me fait infiniment plaisir.

Vous faites un signe à votre femme et les accompagnez jusqu'à la Porsche grise.

— Je les ai invités le week-end prochain.

— Très bien.

— À la semaine prochaine, donc.

— C'est cela, à la semaine prochaine.

Et comme vous rejoignez la maison au bras de votre femme :

— Il est avocat.

*La Véritable Histoire de mon père*

— Sa femme est très gentille. Ils ont quatre enfants.

— Sacrée voiture.

— Quoi donc ?

— Tu n'as pas vu ? La Porsche ?

— Mon cœur, les voitures ne m'intéressent pas.

— Il a intérêt à me la laisser conduire samedi prochain, sinon je la lui vole.

La plaisanterie vous fait sourire mais pas votre femme qui regarde Hélène à la fenêtre, son œil contre la caméra.

## 29.

— Elle était morte.

— Tu l'as couchée ?

— Oui, mais elle t'attend pour lui dire bonsoir.

Vous montez doucement l'escalier qui craque sous vos pas, traversez le couloir plongé dans l'obscurité, dépassez la chambre d'Hélène pour celle de votre fille, éclairée et ouverte.

— Tu ne dors pas, mon chat ?

— Non, papa.

Sa chambre est probablement la plus jolie pièce de la maison. Peut-être pas la plus jolie, mais la plus agréable, avec ses deux fenêtres donnant sur la Seine, le cabinet de toilette coincé dans l'épaisseur des murs, le bazar des jouets, la cabane de tissu, la dinette, les poupées, le coffre, la bibliothèque, les couleurs.

— Papa ? Tu peux prendre un livre ?

Vous prenez *La Peinture au fil du temps*, le catalogue du Louvre, c'est elle qui vous l'a demandé.

*La Véritable Histoire de mon père*

— Tu es sûre que tu ne veux pas un autre livre ?  
Mais non, c'est bien celui-ci qu'elle veut.

Vous retirez vos chaussures pour vous asseoir à côté d'elle, dans son grand lit de jeune fille, calant un de ses oreillers sous votre dos, lui laissant l'autre, sa petite tête posée contre vous.

— Tu sais que c'est un vrai lit de jeune fille que tu as là ?

Et ça la fait rire parce qu'elle a eu quatre ans aujourd'hui et qu'elle est loin d'être une jeune fille. Mais elle le deviendra.

En attendant, le charme agit toujours, comme un interrupteur, *on/off*. Vous étiez *off*. Au contact de votre fille, vous devenez *on*.

Et c'est vraiment difficile à gérer pour vous.

Les larmes reviennent, qui vous empêchent de conduire vite. Un dimanche matin, sur l'autoroute, la route est vide, seulement votre Porsche qui file à tombeau ouvert.

— Pourquoi tu pleures, papa ?

Et vous savez qu'il n'est pas question d'éluder ses questions, qu'elle ne vous lâchera plus maintenant qu'elle est morte et invisible.

Vous pleurez parce que vous êtes incapable de gérer des sentiments.

— C'est le chaos, ma chérie, au fond de moi, le chaos.

C'est vrai, un sacré bordel, une pelote de fils que



*La Véritable Histoire de mon père*

vosre monologue narcissique ne parvient pas à démêler. Faute de quoi ? Faute d'outils ? Vous avez besoin de l'aide de quelqu'un, d'un spécialiste ? Trop tard, démêlez-vous tout seul. Tirez un fil, voyez ce qui vient.

— Il n'est pas un peu gros ton oreiller ? Il ne te gêne pas pour dormir ?

Assise sur le lit, elle vous montre la broderie de son pyjama rose éponge et vous voyez ça comme un tatouage, qui vous rappelle celui de Rachel, tatouée sur les fesses, comme un avertissement : une simple histoire de fesses.

## 30.

Elle ne vous appellera pas. Ni le lendemain ni les jours suivants.

Vous êtes persuadé d'être amoureux. Un grand pas pour vous. Une ouverture vers quelque chose, une aventure, un sentiment.

Et le fait que vous ne soyez pas disponible socialement ne change rien. Vous avez enfin trouvé le courage d'être amoureux. Le courage ou la force. En tout cas, vous n'avez plus peur.

Au bureau, votre ingénieur réseau vous parle d'une DMZ, une zone démilitarisée, un espace informatiquement hermétique, comme un sas, une mise en quarantaine obligatoire, propice à toutes les expériences.

Et ça vous amuse de l'entendre dire :

— Elle fonctionne bien, je suis très content. On a eu une attaque de *hackers*, mais le *firewall* a bien fonctionné. Les gars se sont cassé le nez.

Parce que vous pensez à cet espace hermétique

que vous avez réservé à Rachel qui vous brûle secrètement, comme un rayonnement intérieur. Nathalie s'en rend compte d'ailleurs, et ça lui fait plaisir.

— Tu irradies ! C'est extraordinaire.

Tant mieux si votre femme vit cela très bien, même si elle se trompe sur les causes. C'est la chaleur qui sort de vous, des radiations, de la lumière, l'énergie !

Vous êtes amoureux, donc, et ça se voit.

Vous êtes un homme de chair, éprouvant des émotions et des sentiments.

C'est nouveau pour Hélène, qui ne vous connaissait pas comme ça. Et elle se dit, bêtement, que vous allez peut-être commencer à l'aimer, elle aussi, puisque vous êtes dans cette dynamique ; peut-être allez-vous cesser de lui en vouloir parce qu'elle n'est ni mince, ni jolie, ni facile, ni aimable, mais souffrante ; peut-être allez-vous cesser de lui tourner le dos, de passer à côté d'elle sans la voir, sans la toucher, sans la prendre dans vos bras ; peut-être allez-vous enfin frapper à la porte de sa chambre, « Je peux entrer ? », venir lui dire bonsoir comme vous le faites tous les soirs avec votre autre fille, vous endormant même parfois avec elle, pour ne pas la laisser seule à l'entrée du sommeil, lui donnant la main pour la rassurer.

Mais c'est totalement impossible, parce qu'elle vous fait horreur, elle vous dégoûte, son contact

*La Véritable Histoire de mon père*

même vous répugne. Alors vous vous enfermez dans votre bureau, dans votre chambre, dans le jardin, n'importe où, lui montrant votre dos pour ne pas, ne surtout pas la voir.

Alors oui, vraiment, c'est vous qui avez fait de votre fille une petite Électre, enfermée chez elle, attendant de se venger, attendant la délivrance, à l'affût, en observation, guettant un signe, une preuve, un indice qui vous mettrait à nu devant tous.

Et vous seul êtes responsable de ce qui va suivre. Non seulement responsable mais coupable aussi, parce que vous avez été sélectif dans vos sentiments, ne donnant rien aux unes, tout aux autres ; vous trompant sur les gens à aimer, une petite fille et une maîtresse, laissant les autres sur le bord de la route.

## 31.

Comme vous roulez à tombeau ouvert dans votre Porsche volée, le paysage change très vite. Les premières montagnes apparaissent, but ultime de votre voyage.

Maintenant que la chronologie de votre vie est claire pour tout le monde, vous n'avez plus besoin de tourner autour du pot. Vous tenez à aller vite, tout droit. Ce qui ne vous empêche pas de vous arrêter en bordure d'autoroute pour boire quelque chose, sans prendre le corps de votre petite fille cette fois-ci, en la laissant dormir contre le cuir de votre voiture.

— C'est mort ce matin, dit le pompiste.

— On est dimanche, non ?

— Le dimanche matin, y a du monde souvent.

— Ah ?

— Jolie voiture.

— Merci.

Vous êtes devenu dur à l'intérieur. Vous en êtes à

*La Véritable Histoire de mon père*

vous dire que vous n'avez rien raté. Vous auriez tout raté si vous n'aviez rien entrepris, mais vous avez réussi tout ce que vous avez entrepris.

Vous finirez votre café dans la voiture. Sur le parking, tout est « très » : il fait très beau, très froid, votre café est très chaud, le paysage magnifique.

Vous levez le camp, la dernière ligne droite, la chronologie qui se déroule toute seule, sans mensonges, sans apartés, une suite logique d'événements avec fin tragique.

Parce que, à voir votre comportement avec Rachel, on comprend que vous n'avez jamais ouvert votre cœur auparavant. Vous êtes un vrai con, doté d'un cœur d'artichaut. Et vous osez prendre votre fille pour une demeurée !

Vous attendez une semaine avant d'appeler Rachel – c'était à elle de le faire – et puis vous laissez un message sur son portable.

— Bonjour, c'est Simon, votre mécène.

Vous dites cela en riant, pour lui faire croire que vous êtes cool, que vous n'avez pas besoin d'elle. Ce qui est faux, bien sûr : vous avez sérieusement l'intention de coucher avec elle.

— J'aurais besoin de vos lumières pour l'accrochage des toiles.

Mais elle ne vous rappelle pas.

Dieu merci, il vous reste votre enfant, votre petite fille de quatre ans avec laquelle vous vivez en paral-

lèle des moments d'amour extraordinaires. Vous ne devriez pas avoir besoin de Rachel, d'entamer une autre relation. Celle-ci devrait vous suffire et vous combler. Vous êtes suffisamment entouré de gens à aimer.

Mais vous vous y accrochez, vous ne voulez pas lâcher. Vous aurez Rachel, coûte que coûte, vous le savez, vous le sentez.

Nathalie vous trouve en grande forme.

— C'est vrai, je ne t'ai jamais vu comme ça.

C'est l'énergie de votre fille que vous prenez à votre propre compte, dans votre propre intérêt. Cette histoire d'amour entre vous deux sur le très long terme, que vous allez prostituer pour Rachel.

Quelques jours avant la grande fête au cours de laquelle vous commettrez l'irréparable, votre femme vous annonce qu'elle doit partir chez sa mère.

— Ce n'est pas elle qui devait venir pour t'aider ?

— Si, mais elle est fatiguée. Je préfère y aller. Il y a tout le vin à chercher et elle a acheté les volailles. Et puis elle voudrait voir les filles... Je serai de retour samedi matin, à l'aube... vers dix heures.

— Hélène vient avec toi ?

— C'est elle qui a demandé à venir.

Venant d'Hélène, la demande est pour le moins surprenante. Mais vous n'avez pas envie d'y penser davantage : la perspective d'une soirée disponible

*La Véritable Histoire de mon père*

pour Rachel vous dispense de toute réflexion intelligente.

Étrangement, vous sentez que c'est le moment de l'appeler. Et puisque désormais, grâce à votre fille, vous êtes devenu une sorte de médium ultrasensible, vous allez voir que votre intuition était la bonne.

Elle décroche.

C'est étonnant, tout de même, ces intuitions que vous avez désormais. Dommage que vous ne les mettiez pas forcément au service d'une bonne cause.

C'est la première fois que vous entendez sa voix depuis quinze jours (sa messagerie n'en est pas une, seulement une musique confuse).

— C'est Simon.

— Ah ! Simon, je pensais justement à vous.

— Difficile de vous joindre.

— C'est vrai. Je suis débordée.

— Et moi qui vous harcèle...

— Non, non...

— On se voit quand ?

— Je ne sais pas.

— Vendredi prochain ?

— D'accord.

— Venez chez moi vers vingt heures. Vous m'aidez à accrocher mes nouvelles toiles.

Et lui donnez votre adresse.



## 32.

— Comment ça se passe avec Hélène ?

— Comme d'habitude... Mais ça va.

— Et toi ?

— Je trouve maman fatiguée... mais la nature est merveilleuse. Il y a une qualité de vie ici... Tu devrais prendre des vacances quand même, de temps en temps.

— Tu as raison.

— Et à la maison ?

— Rien d'extraordinaire.

— Profites-en un peu pour te reposer mon chéri.

— D'accord, à demain.

— À demain.

Et vous raccrochez.

Rachel ne devrait pas tarder : elle vous a appelé pour vous demander la route.

La voilà. Vous voyez sa Super 5 entrer par le portique, une voiture d'artiste, blanche, déginguée et fumante. Une ruine. Ça vous fait sourire.

Vous sortez pour l'accueillir, mais sa ceinture est coincée, si bien que vous restez à distance de la voiture sans trop savoir quoi faire. Ouvrir la portière serait une bonne idée.

Vous l'ouvrez donc, salissant vos mains sur la clenche graisseuse, vos mains sortant de l'eau, comme tout votre corps, sortant du bain dans lequel vous vous êtes plongé, un bain parfumé qui fait sur votre peau maintenant comme un linge transparent et agréable.

— Merci d'être venue, lui dites-vous une fois qu'elle est parvenue à s'extraire de sa voiture. J'ai cru que l'on ne se reverrait jamais.

— Vraiment ?

— On se tutoie ?

— Bien sûr !

L'usage voudrait qu'elle gare sa voiture derrière la maison, mais vous n'osez pas le lui demander, si bien qu'elle abandonne sa Super 5 au vu de tous, des voisins, des bonnes copines de votre femme, tous ces témoins bavards qui voudront comprendre, qui croiront comprendre, racontant sur vous et votre famille tout et n'importe quoi.

En passant sous sa fenêtre, vous jetez un œil dans la direction de la chambre d'Hélène, par acquit de conscience et parce que vous avez mauvaise conscience, sans doute, c'est du moins à espérer, de profiter du départ de votre femme et de vos deux

filles pour en faire venir une. Une très jeune femme de vingt-quatre ans, une fille facile et bizarre, ou peut-être pas si facile que ça, attendez-vous à de la résistance.

Eh bien non. Vous n'avez pas mauvaise conscience du tout, grâce à ce petit miracle de DMZ, ce cloître muré au fond de vous, ce bunker abritant un jardin, un champ à cultiver, sans bataille à y livrer, juste des fruits et légumes à faire pousser, à regarder pousser. En observateur. En homme.

— Ta femme n'est pas là ? demande-t-elle, une fois entrée dans la maison.

— Non, elle est partie avec les enfants.

Ce qui la fait rire.

— Oh, oh ! Nous sommes donc seuls.

Rachel est toujours aussi mal habillée. C'en est même amusant.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

— Toi. C'est la deuxième fois que je te vois.

— Oui. Je me suis faite belle pour toi. J'ai eu envie de te faire tourner la tête.

C'était cela Rachel, une allumeuse, soufflant le chaud et le froid, capable de vous ignorer quinze jours durant, puis de débarquer un soir, sur un coup de tête, en tenue de combat, prête à tout, mais à quoi ?

— Dommage que ta femme ne soit pas là, conti-

nue-t-elle. J'aurais aimé la rencontrer. C'est très joli chez vous. C'est elle la déco ?

— Oui, avec un ami architecte.

— Où est l'œuvre ? Je ne peux pas rester très longtemps.

Vous en aviez oublié le tableau, prétexte minable pour la faire venir.

— Tu veux boire quelque chose ? du champagne ?

— Non, je ne peux pas rester.

Il n'est pas possible qu'elle s'en aille. Vous revenez de la cuisine, une bouteille et deux coupes à la main.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

Vous lui versez une coupe pleine, comme si vous vouliez la saouler.

— Tu veux me saouler ?

— Ça se pourrait bien.

— Méfie-toi, j'ai l'alcool amoureux.

Décidément, les clichés ne vous font pas peur : vous êtes en train de saouler une fille.

Non, ce n'est pas cela. Dans votre tête, ce n'est pas cela.

Vous avez envie de l'aimer, aimer quelqu'un. Et vous le lui dites.

— Rachel, je suis dingue de toi.

La phrase est maladroite. Elle ne le serait pas si vous aviez son âge. Un homme du vôtre ne dit pas

cela. Un homme de votre âge se pose en s'opposant, s'impose comme un coq, fait valoir ses plumes.

Mais votre fille vous a appris tout autre chose. Elle vous a appris à être sincère, à vous ouvrir, à parler, à communiquer vos sentiments. C'est la première fois, vous manquez de pratique, il faut vous excuser.

Alors vous vous servez de ce que votre fille vous a appris, pour amener Rachel à vous toucher, à vous embrasser. Et tout va y passer, tout, sans jamais citer le nom de votre enfant, en le remplaçant par celui de Rachel.

— Depuis que je te connais, je comprends la peinture. Depuis que je te connais, je porte un regard différent sur les choses qui m'entourent. Depuis que je te connais...

C'est de la prostitution ! Vous prostituez l'amour de votre fille, votre sensibilité, votre troisième œil, vos visions, vous prostituez tout cela pour Rachel.

— Tu m'as ouvert les yeux ! Tu as fait de moi un être nouveau.

Il y a un véritable moment de grâce. Vous apparaissez d'un seul tenant aux yeux de Rachel, transparent et matériel, exactement en phase avec votre volonté, qui n'est pas seulement de la volonté mais du désir. Un désir grandissant, fort, authentique, puissant, honnête. Une énergie quantifiable, une force centripète qui attire Rachel sur vos lèvres pour

un baiser profond, un de vos meilleurs baisers, votre meilleur baiser. Un grand baiser bouches ouvertes.

Vous voilà tous les deux vous embrassant dans le salon, écrasés sur le canapé face à la cheminée, face aux deux fenêtres donnant sur la Seine. Soudés l'un à l'autre dans ce baiser parfait qui augure du reste, de ce qui va suivre, et ça suit. Vous la déshabillez, ça va vite.

Rachel est, nue, exactement comme vous l'aviez imaginée. Exactement comme vous l'aviez espérée. Complètement belle, c'est une chance incroyable qu'elle soit exactement comme ça. Mais non, vous le saviez, vous l'attendiez, il fallait bien que ça arrive et c'est arrivé, parce qu'on vous y avait préparé : votre fille du haut de ses quatre ans vous avait préparé à cela. Et le fait que vous ayez pillé les autres autour de vous, que vous les ayez sacrifiés même, tout cela n'a vraiment pas de poids comparé à ce que vous vivez en ce moment avec Rachel. C'est une expérience humaine, personne ne peut aller contre ça.

Et les choses vont vite pour répondre à l'impétuosité du désir, mais ne sont ni brusques, ni avortées, ni fébriles, vous prenez votre temps dans la vitesse. En même temps que le meilleur baiser du monde, il faut que vous touchiez vos sexes, il le faut, c'est une nécessité absolue, spontanément, vous le faites ensemble, sans vous être concertés le moins du monde, pour savoir qui est l'autre.

*La Véritable Histoire de mon père*

Tout cela chez vous, dans votre maison, parce que c'est plus pratique, sans que cela ne vous pose aucun problème de conscience, parce que vous êtes un homme et que vous commettez une chose parfaite, on ne peut aller contre ça.

Au moment où Rachel se retourne, que vous passez derrière elle, vous sentez dans votre dos le regard d'Hélène qui vous observe, les bras croisés, dans votre imagination seulement, vous l'entendez ricaner : « Vous pouvez tromper les autres papas, vous pouvez leur mentir. Mais moi, vous ne me tromperez jamais, parce que nous sommes faits pareils. »

Et cette prise de conscience aurait pu vous rapprocher d'elle.

### 33.

Au moment de vous quitter, quelques heures seulement avant le retour de votre femme, Rachel vous embrasse sur les lèvres, un baiser sensuel, sur les lèvres.

— Mon bel amant. Mon merveilleux amant.

Personne ne vous avait jamais dit cela. Probablement parce que vous n'aviez jamais été un bon amant, avant Rachel. Même au temps de vos amours au Castiglione avec Nathalie, dans la grande suite qui vous exonérait d'être un bon amant, pour n'être qu'un amant convenable, ordinaire, dans la moyenne, puisque vous aviez donné à votre rencontre un si joli cadre, un cadre doré qui voulait certainement dire quelque chose, l'importance que vous portiez à cette rencontre, à Nathalie, à ce qu'elle pouvait attendre de vous, votre investissement dans une relation. Pas forcément sexuelle, mais sentimentale, vraie, authentique, le tout mis en scène.

— Attends-moi, dites-vous à Rachel.



Mais vous vous rendormez, la laissant se rhabiller seule et quitter votre maison, après ce coup d'un soir.

En vous réveillant, dans le reflet déformé de la télévision, toutes lumières allumées, vous voyez une vague forme rose, vous, nu et rassasié, sans plus aucun désir, comblé, reposé à l'intérieur mais fatigué de votre nuit, courbaturé, portant sur vous l'odeur de Rachel, l'odeur de son sexe sur vos mains à faire disparaître comme une preuve. Il n'y en aura pas d'autres, vous vous en assurez en soulevant chaque coussin du canapé, inspectant les fentes sans rien trouver d'autre que l'aile droite du poney magique que votre fille se désespérait d'avoir perdue. Vous la déposerez sous son oreiller comme si la souris était passée.

Lavé et habillé, vous n'avez aucune peine à bien accueillir votre femme malgré Rachel. C'est l'avantage de la DMZ. Vous avez fait le bon choix.

Vous prenez votre femme dans vos bras et l'embrassez sensuellement maintenant que vous savez être un bon amant, tout ça sous les yeux d'Hélène. Et le baiser que vous lui donnez semble étonner Nathalie à défaut de la troubler. Mais il faut la comprendre : elle reçoit cent personnes ce soir, une fête prévue de longue date, l'anniversaire de votre rencontre – c'est officieux, ça n'a pas été communiqué.

— Je crois que tout le monde va venir ce soir, pas

de désistement, dit votre femme en rangeant les volailles.

Que des amis à elle pratiquement, quelques amis du couple.

— C'est bien, répondez-vous. Tu es très appréciée.

Votre réponse gentiment flatteuse la fait sourire.

— Avez-vous invité ma mère ? demande Hélène.

Votre femme pose sur la table le sac qu'elle portait avant de répondre, le plus gravement du monde :

— Tu sais bien que non.

— Pourquoi ?

— Mais... parce que nous n'avons pas ses coordonnées.

— Je les ai, moi. Vous le savez, et vous ne me les avez pas demandées.

Votre femme ne sait pas quoi répondre. Elle vous protège, ne cherche même pas votre regard, ne vous demande même pas de répondre à sa place, n'y pense même pas. Elle soupire simplement :

— Tu ne voudrais pas me tutoyer une bonne fois pour toutes ?

— Non.

— Ce serait plus facile, je t'assure.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas faire en sorte que les choses marchent ? demande tout à coup Hélène. Est-ce que l'on ne pourrait pas être une *famille* ?

Au moment de fuir cette nouvelle dispute, de

tourner le dos à Hélène une fois encore, vous entendez les pleurs de votre petite fille dans le salon qui appelle et qui crie, et vous ne pouvez pas vous empêcher de penser à Rachel, à ses gémissements dans votre oreille.

Vous quittez la cuisine, devancé par Nathalie qui accourt en demandant : « Mais qu'est-ce qui t'arrive mon poussin ? », et trouvez votre petite fille plantée devant son aquarium où son poisson est mort, son corps tordu comme un boomerang qui flotte à la surface. Ce n'est pas la première fois. Mais vous étiez jusqu'alors parvenu à donner le change, à permuter les corps, mort contre vivant, avec seulement, parfois, la couleur des écailles qui changeait, comme si le poisson avait déteint pendant la nuit, l'explication que vous donniez à votre enfant.

Mais vous n'avez rien vu venir cette fois-ci, vous occupant de Rachel, faisant passer vos intérêts au détriment de ceux de vos enfants et vous en voyez les conséquences, votre enfant en larmes, hurlant entre deux sanglots : « Vermillon ! Il va tellement me manquer ! »

Comme vous êtes incapable de la consoler, Hélène prend à sa charge les funérailles du poisson, le sortant de l'eau, le montrant une dernière fois à sa sœur avant de l'enterrer. Dans le jardin, vous voyez leurs deux silhouettes de dos, le gros cul de votre

*La Véritable Histoire de mon père*

aînée et le petit corps de votre fille, main dans la main pour les funérailles du poisson mort.

Votre femme vous prend par la taille, s'excuse parce qu'elle a les doigts gras, les essuie sur son tablier, vous reprend par la taille et colle sa tête contre votre poitrine en disant :

— Tu ne veux pas l'emmener faire un tour ? Ça lui ferait du bien de sortir.

Et, bien sûr, l'idée d'emmener Hélène ne vous vient même pas à l'esprit.

## 34.

Vous êtes fatigué, une douce et merveilleuse fatigue d'adolescent qui a fait la fête toute la nuit et ne regrette rien le lendemain, bien au contraire.

Dans le parc où vous avez emmené votre enfant, vous vous allongez au milieu des herbes folles, laissant votre fille jouer dans une forêt de bambous miniatures, un délice pour les gamins, sombre et mystérieuse.

— Tu fais attention, ma chérie.

— Oui, papa.

Le lui dire ne suffit pas. Comme les autres parents, vous devriez vous asseoir sur un banc pour la surveiller de peur qu'elle ne glisse sur un rocher, ou ne disparaisse derrière les arbres. Mais vous êtes si fatigué que vous ne résistez pas à l'appel de la pelouse, pas très loin, « Je suis là ma chérie. Tu vois, je m'allonge ici, tu es prudente, hein ? », à côté, tout à côté, vous entendez ses cris et les rires des enfants.

L'herbe et le soleil ont raison de vous : vous vous

endormez. En mauvais père, vous vous endormez. Et même, vous tirez un certain plaisir à lutter contre le sommeil, sachant que vous abandonnez toute responsabilité, avec cette espèce de sentiment poisseux, cette pensée coupable qui ne vous lâche pas : si votre fille disparaissait, vous auriez là un motif pour changer de vie, tout le monde comprendrait, à défaut d'accepter, que vous quittiez votre femme pour une autre, Rachel. Vous auriez le droit de déjanter, de tout quitter pour tout recommencer.

Comme si ce n'était pas déjà fait !

Le silence vous réveille. Vous vous redressez brutalement et, comme vous ne la voyez pas, partez à sa recherche dans la bamboueraie, vidée de ses enfants. Où sont-ils tous ? Où est votre fille ?

D'une manière tout à fait irrationnelle, vous craignez d'avoir été entendu, votre fille enlevée, perdue dans la forêt qui n'est pas si grande, c'est impossible. Mais alors où est-elle ?

Derrière un rocher, toute seule, suçant son pouce, assise.

— Mais qu'est-ce que tu fais là mon cœur ?

— Ils sont tous partis.

— Il fallait venir me chercher.

— Je ne te voyais plus.

Vous la soulevez de terre pour la mettre à hauteur de vos yeux.

— Tu vois, regarde, j'étais là-bas, dans l'herbe.

*La Véritable Histoire de mon père*

— Mon papa, dit-elle, en vous serrant par le cou.

C'est bien ce que vous êtes, son père. Et vous lui dites :

— Je ne t'abandonnerai jamais ma chérie. Je serai toujours là. C'est bien compris ?

— Oui, papa.

Mais vous ne tiendrez pas votre engagement.

— Qu'est-ce que tu veux faire maintenant ? Tu veux aller aux jets d'eau ?

Elle est d'accord et, pendant que vous l'accompagnez jusqu'à la fontaine de l'autre côté du parc, vous pensez à des « jets d'os », des os qui sortiraient en fontaine, huit fois huit jets d'os disposés en carré, jaillissant à différentes hauteurs comme des tuyaux d'orgue sur des gamins en maillot.

Le bonheur de votre fille à se faire arroser est touchant. Vous l'avez mise en maillot et la laissez courir maintenant entre les jets glacés qui la font hurler. De nouveau vous vous endormez sur les gradins de pierre qui entourent la fontaine, au milieu des mères attentives et bavardes, des familles terminant leurs pique-niques, juste à côté d'une sorcière au visage tout fripé mais au corps parfait, impudique, les jambes écartées.

Votre sieste est habitée de pensées érotiques. Vous pensez à Rachel, vous voyez ses fesses, vous vous voyez la prendre dans le reflet rose de la télévision, bien la baiser, c'est elle qui vous l'a dit, vous êtes un

*La Véritable Histoire de mon père*

merveilleux amant. Mais c'est la première fois que vous faisiez l'amour comme ça.

En vous sautant dessus, votre fille vous sort de votre rêverie licencieuse pour un câlin. Elle vous chevauche, blottissant sa tête dans votre cou, toute refroidie par les jets d'eau, innocente, aimante, vulnérable. La scène doit être touchante puisque les gens vous regardent. Sans sourire, pourquoi ? Finalement, vous découvrez que votre fille est toute nue :

— Tu as enlevé ton maillot ?

— Il était mouillé.

— Il faut t'habiller alors.

Vous la repoussez gentiment, pour qu'elle ne fasse pas le lien avec sa nudité – vous n'avez pas toujours été si pointilleux avec Hélène – et lui dites seulement :

— On va rentrer maintenant. Tu sais qu'il y a plein de gens qui viennent à la maison ce soir.

En la regardant, vous la trouvez bouffie, changée, la fatigue probablement. Ça vous fait paniquer, comme si vous réalisiez maintenant que les choses ne durent pas, qu'elles changent, qu'elles évoluent, que votre adorable petite fille pourrait devenir comme sa sœur, grosse et folle, qu'elle vous détestera elle aussi pour ce que vous êtes, pour le seul fait d'être ce que vous êtes.

— Tu as froid ?

— Oui.

— Habille-toi vite alors, sinon maman va me gronder.



## 35.

Vous êtes assis à la table de la grande cuisine rustique et la scène pourrait illustrer un catalogue de meubles, un casting de rêve avec une grande fille de quinze ans aidant sa belle-mère à préparer le repas sous les yeux du père, le chef de famille.

Mais l'enfant est franchement trop grosse pour le catalogue.

— Tu sais que ta fille est un vrai cordon-bleu ? vous annonce Nathalie en enfournant un gâteau. Sans elle, je n'aurais pas réussi un dixième de ce qui est là.

Ce qui est faux, mais gentil, un gentil mensonge au contraire des vôtres. Et Nathalie de détailler tout ce que votre fille a réalisé, le menu dans le détail que vous n'écoutez pas pour les regarder seulement, toutes les deux, la mère et la fille, très proches, presque complices, la famille recomposée idéale, dans l'esprit de Nathalie seulement, parce que, au

moment de la féliciter, de lui passer le bras autour de la taille, Hélène la repousse en disant :

— Ça va aller, oui !

Vous êtes ailleurs, avec Rachel, il n'y a qu'à voir vos yeux, absents. Elle vous manque, son corps vous manque, ses baisers. Le souvenir de la nuit que vous avez passée tous les deux vous excite, tout ce que vous avez fait ensemble. Vous projetez de la revoir, d'en faire votre maîtresse occasionnelle ou même régulière, de louer une chambre dans le quartier de votre bureau pour l'y retrouver le midi, déjeuner ensemble, faire l'amour... Encore un cliché.

Vous surprenez le regard d'Hélène sur vous, à vous épier et, craignant de vous trahir, vous détournez les yeux vers Nathalie, l'épouse trompée, ce qui est fait est fait, et à refaire : vous y avez pris du plaisir. Non pas à la tromper, mais à faire l'amour, vous avez aimé ça.

En apparence, rien n'a changé. Vous êtes le même. Rien n'a changé. Tout est pareil. Mais vous avez trompé votre épouse, et votre geste est irréparable.

Nathalie vous demande :

— Tu as sorti les bouteilles ?

Non, parce que vous avez passé la soirée avec Rachel et que, depuis, tout votre corps est resté avec elle.

— Je suis désolé, chérie. J'y vais tout de suite.

Vous êtes fatigué, votre nuit vous a épuisé, une nuit à faire l'amour. Mais il fallait bien donner le change, ne rien laisser passer.

Dans la cave, vous vous asseyez sur une caisse, jusqu'à ce que vous entendiez les pas d'Hélène qui descend jusqu'à vous. Vous vous redressez en lui présentant votre dos, comme si son arrivée n'avait aucune incidence, comme si elle était invisible, comme toujours, malgré son poids, malgré tous ses efforts pour se matérialiser devant vous.

Vous restez silencieux tous les deux, vous, penché en avant, examinant les étiquettes des bouteilles à remonter.

— Je sais tout, dit-elle seulement.

Vous faites semblant de ne rien avoir entendu.

— Papa, je sais tout !

Et vous répondez, très négligemment :

— À propos de quoi, Hélène ?

— À propos d'hier soir.

Et là, vous vous retournez pour lui faire peur et retirez vos lunettes.

— De quoi parles-tu ?

Hélène est bien tentée de reculer un peu, de changer de sujet et de s'excuser. Mais elle tient bon.

— Je sais que vous avez reçu une femme hier soir. Je sais même comment elle s'appelle.

Pour vous, elle bluffe.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire encore ?

*La Véritable Histoire de mon père*

demandez-vous, le visage furieux. Qu'est-ce que tu vas encore inventer ?

— Je n'invente rien, papa, comme d'habitude, je dis toujours la vérité. Elle s'appelle Rachel. Elle a laissé son soutien-gorge.

Parce que, en votre absence, votre absence de toute une vie, Hélène a appris à vous lire, à recueillir et à retenir vos moindres paroles, à fouiller vos affaires également, pour se constituer un père en morceaux, des morceaux de père mis bout à bout, une œuvre incomplète et bancal.

— Mais je ne dirai rien..., continue-t-elle.

Ce qui vous rend furieux, comme si c'est elle qui décidait !

— Tu vas te taire maintenant, lui dites-vous droit dans les yeux. Je ne veux plus jamais t'entendre parler de ça, tu m'entends ? Plus jamais. Parce que si tu le fais, Hélène, crois-moi bien que tu le regretteras toute ta vie, tu m'entends bien ? Toute ta vie.

Et vous quittez la cave furieux.

## 36.

Vous n'êtes plus seul désormais avec votre secret, Hélène le partage avec vous. Que vous le vouliez ou non.

Nathalie vous a demandé de baigner la petite et de la mettre en pyjama avant que les premiers invités arrivent, aussi êtes-vous monté à l'étage avec elle. La maison est pleine de musique et d'odeurs.

Hélène voudrait bien occuper la salle de bains pour se maquiller elle aussi, à cause de cette incapacité qu'elle a à affronter les autres sans se cacher, se trouvant laide, incapable de se regarder sans une couche de fond de teint, du vert et du rose, en faisant trop, c'est vrai, mais personne ne lui a jamais montré comment faire, elle qui n'a pas eu de mère ; Nathalie n'est pas sa mère.

Alors elle monte l'escalier après avoir pleuré à la cave, passe devant la chambre de sa sœur, ouverte et vide, devant la vôtre, y entre, sans frapper, ne vous trouve pas, seulement vos chaussures au pied du lit,

comme si vous les aviez ôtées pour faire une sieste, les rideaux tirés. Mais vous n'êtes pas dans le lit.

Elle sort de votre chambre, remonte le couloir, dans un silence inquiétant, pousse la porte de la salle de bains et reste sur le seuil de la porte, incapable du moindre geste, frappée par ce qu'elle voit : vous, en tenue de soirée, penché sur la baignoire, regardant le fond de l'eau, absolument immobile, figé dans une attitude d'effroi.

Personne ne saura jamais ce qui s'est passé avant ce moment-là, sinon vous. Et vous emporterez le secret. Vous continuerez seulement de mentir, jusqu'au bout, laissant un mot sur votre bureau à l'attention des autres

Vous croyant seul, vous plongez les bras dans l'eau, sans relever vos manches, pour tirer le corps de l'enfant que vous avez tuée par amour, parce que cet amour était trop lourd à porter pour un homme comme vous, voilà la vérité, voilà le mobile.

Et vous la serrez, vous la serrez très fort jusqu'à ce qu'un drôle de bruit sorte de vous, un bruit d'entrailles, le glouglou d'une gargouille, un bruit de torrent venu des profondeurs, une crise de larmes, de hoquets, de sanglots et de gémissements déformant votre visage. Puis vous la détachez de votre poitrine pour l'enrouler dans une serviette quand, vous apprêtant à fuir, vous tombez sur Hélène, au seuil de la porte qui bloque le passage.

Vous ne pouvez plus l'ignorer cette fois, Hélène pour qui vous n'avez plus aucun secret, qui les connaît tous. À votre corps défendant.

Vous restez tous les deux ainsi, face à face, immobiles. Vous, grand et fort, tenant le corps sans vie de votre petite fille dans les bras. Hélène comme un obstacle dans votre vie, gênant votre fuite et votre mensonge.

Puis, brusquement, vous vous décidez à quitter la salle de bains, bousculant Hélène au passage, comme si vous étiez seul, comme si votre aînée n'avait jamais existé, et remontez le couloir, tenant la tête de votre enfant dans la main pour vous enfermer dans sa chambre, sous les yeux d'Hélène qui attendait autre chose, ce qu'elle vous disait avec ses yeux tout à l'heure, ce qu'elle vous disait dans la cave, ce qu'elle vous disait chaque jour de votre vie : qu'elle était prête à partager ce secret avec vous, par amour, désirant plus que tout au monde entrer dans le vôtre et l'éclairer, votre monde intérieur, fermé aux sentiments, jusqu'à ce que sa sœur prenne sa place, la place que vous n'avez jamais voulu lui offrir.

Et c'est avec Hélène que vous auriez dû fuir, maintenant que vous avez commis l'irréparable, tous les deux ensemble, seuls au monde. Hélène, remplaçant les autres dont vous n'auriez plus eu besoin ; Hélène devenant à la fois l'épouse, l'enfant unique, la maîtresse, votre guide, votre Lolita, formant un couple

*La Véritable Histoire de mon père*

étrange et illégitime, fuyant d'hôtel en hôtel jusqu'à trouver la paix, ensemble.

Mais, en définitive, ce n'est pas Hélène que vous choisirez pour ce rôle, mais votre petite fille, celle que vous avez assassinée.



## 37.

Maintenant que tous vos invités sont arrivés, vous êtes au milieu de ces gens qui ne savent pas, qui sont à mille lieues de savoir, parce que apparemment rien n'a changé. Et c'est vrai. Rien n'a changé. Tout est pareil sauf une chose : vous avez commis l'irréparable.

C'est vrai que la maison est la même, les objets n'ont pas bougé, les choses sont à leur place, si ce n'est en haut, à l'étage, mais personne n'est monté dans votre chambre, ni entré dans la salle de bains. Personne ne sait ce qui s'y est passé, sinon vous et Hélène.

Vous êtes parmi eux, dans le jardin, accueillant les invités de votre femme, en hôte parfait, exactement comme vous l'auriez fait si vous n'aviez pas commis l'irréparable. « Comment allez-vous ? » Serrant la main des hommes, embrassant les femmes, repérant les voitures, la Porsche grise qui servira à votre fuite.

Son propriétaire qui en est très fier vous propose :

*La Véritable Histoire de mon père*

— Vous voulez la conduire ?

— Non, je vous remercie, une autre fois.

Mais il insiste :

— Allez-y ! Asseyez-vous. Vous allez voir, rien que ça, et on comprend tout Porsche !

Vous vous asseyez dans la voiture de course, au ras du sol, votre rêve de voiture, avec les commentaires de son propriétaire, parlant des prouesses de la machine, répondant à vos questions.

— Il faudrait que vous la conduisiez un jour, n'est-ce pas ? On pourrait faire un tour ensemble, si ça vous fait plaisir.

Vous le remerciez, sortez de la voiture, observez où il met ses clefs, dans sa veste qu'il retirera bientôt, c'est même vous qui le débarrasserez.

Maintenant, vous êtes parmi eux, avec la terreur au ventre d'être découvert, d'entendre le cri de celui qui aura découvert l'irréparable, à côté, dans votre bureau.

Mais non, personne ne voit rien, personne n'a rien vu encore, parce que rien n'a changé, tout est à sa place, tout est pareil, sauf une chose : vous avez commis l'irréparable.

Vous êtes si seul au monde désormais, vous êtes tellement devenu votre propre univers, votre référence unique, que l'idée de vous excuser, de vous rendre aux autres, de leur demander pardon, de

## *La Véritable Histoire de mon père*

leur demander de vous comprendre, rien de tout cela ne vous vient à l'esprit.

Vous tirez même un certain plaisir à être brutalement devenu tout autre, tranché, décapité, sans attendre le temps de la métamorphose, l'expérience de la mue.

Vous tirez un certain plaisir à parler avec vos invités, dans votre jolie maison ouverte sur le jardin, risquant d'être découvert pendant le temps nécessaire à votre fuite.

Mais vous n'êtes ni un sadique, ni un pervers, ni un tueur d'enfant, mais un père de famille, frappé de folie, un acte incompréhensible.

Vous continuez à parler affaires avec vos amis, rachats, fusions, argent, attendant que la pluie se calme, que l'orage passe pour fuir, brisé, détruit, mort, mort aux autres, tout autre, déchiré, sectionné, frappé par la folie, un accès de folie meurtrière, mais vous savez bien que ce n'est pas cela, parce que, en vie parmi vos invités, vous ne pouvez pas mentir, vous ne pouvez plus vous mentir.

Mais avez-vous jamais dit la vérité ?

## 38.

Vous voilà désormais arrivé au but ultime de votre voyage.

Quittant l'autoroute, vous avez pris le chemin des montagnes, seul paysage à la mesure de votre histoire, et maintenant, avec un instinct très sûr – rappelez-vous que votre enfant vous guide depuis votre épaule –, vous avez quitté la route menant au col pour un petit chemin pierreux, défoncé, fatal pour les amortisseurs de votre somptueuse voiture.

Il faut vous arrêter finalement. Vous ne pouvez plus continuer, le chemin s'arrête. Du moins est-il trop étroit pour votre voiture. Vous devez l'abandonner.

Vous quittez la Porsche sans regret, rabattez le siège baquet et prenez votre fille dans les bras, dix-huit kilos de petite fille morte, pour la déposer sur vos épaules, sans retirer le plaid, son ventre contre votre cou, ses pieds à gauche, sa tête à droite, comme un portefaix.

*La Véritable Histoire de mon père*

Maintenant que vous êtes entré dans le paysage, on pourrait vous comparer à un personnage d'une toile de Poussin, cherchant la lumière pour recouvrer la vue. Mais vous ne recouvrirez pas la vue, ni votre fille sa vie : la lumière s'en va avec le jour. Ils partent ensemble.

Le chemin grimpe au travers d'une forêt de pins, mais les dix-huit kilos de votre enfant vous pèsent et vous fatiguent, personne ne vous plaindra, si bien que vous devez vous arrêter, défaillant, manquant de vous étouffer – c'est peut-être ce que vous cherchez à faire, vous étouffer, comme vous avez étouffé votre fille.

Adossé contre le tronc d'un pin, assis sur un matelas d'aiguilles rousses, vous faites passer le corps de votre fille depuis vos épaules jusqu'à vos bras, pour la serrer, blanche, froide et morte, contre vous qui êtes en vie, chaud, brûlant même, et transpirant.

L'immensité de ce qui vous entoure vous renvoie à votre femme, Nathalie, à une symphonie de Mahler qu'elle voulait vous faire partager, qui commençait par cela, la description des rochers, la grande masse des rochers inertes, bruts, sans vie, éternels. Puis venaient les fleurs, les animaux, les hommes et l'amour de Dieu. « Ne regardez pas le jardin, disait Mahler, j'y ai pris toute la nature pour la mettre dans ma symphonie. »

La nuit tombe vite. Il faut vous dépêcher.

*La Véritable Histoire de mon père*

Avant de repartir, vous videz vos poches au pied de l'arbre, et même abandonnez votre veste, comme un indice pour l'enquête, pour celui qui voudra reconstituer l'histoire. Pas pour vous, pour votre fille seulement.

Ensuite, on perdra votre trace.

Vous grimpez par un chemin escarpé, longeant le vide de plus en plus profond, pour atteindre une prairie, une de ces prairies de poète, vert tendre, vierge, pure, suspendue au-dessus du niveau de la mer, invisible au commun, déployant sa beauté dans l'ignorance des autres.

Vous n'en pouvez plus. Les dix-huit kilos de votre enfant morte deviennent intolérables. Vous décidez de l'enterrer ici, ce qui n'était pas prévu, mais la porter davantage est au-dessus de vos forces. Un moment, dans votre mensonge perpétuel, vous voulez lui faire croire que vous êtes venu ici pour cela, pour ce lieu.

Vous la posez sur l'herbe et commencez à creuser, sans aucun outil, avec vos mains et des cailloux, des morceaux de rocher. Mais vous n'y arrivez pas. C'est stupide, vous le savez, vous n'y arriverez jamais.

Alors, comme il n'y a pas d'arbre au pied duquel vous pourriez déposer son corps, vous décidez de l'abandonner ici, au milieu de la prairie encaissée. Et comme vous avez arraché un peu d'herbe dans votre tentative d'enterrement, vous la recouvrez de poi-

gnées de brindilles et de quelques morceaux de cailloux, comme une pierre tombale.

Et puis vous partez – les cailloux vous ont fait penser à la balade à vélo au cours de laquelle vous étiez tombé à sa place, dans la poussière.

Vous marchez un peu avant d’atteindre l’extrémité de la prairie, le chemin de nouveau escarpé. C’est alors que vous vous retournez et que vous la voyez, votre enfant, une petite masse noire au milieu du vert.

Vous êtes pris de panique, comme si vous l’aviez laissée nager trop loin, sans bouée ni personne autour, alors qu’elle était sous votre surveillance et votre responsabilité. Et vous courez comme un fou vers elle, vous priez pour qu’il ne lui soit rien arrivé pendant votre absence, la suppliant de vous pardonner, tombant à genoux pour la lever de terre, dégageant en gestes brusques les cailloux et l’herbe sur son ventre et son visage.

Vous lui jurez que vous ne l’abandonnerez plus, ce qui est vrai, vous ne l’abandonnerez plus, vous irez ensemble jusqu’au bout. Et comme vous avez perdu pas mal de temps, vous cavalez au travers de la prairie, votre fille sur les épaules, pour atteindre à nouveau le chemin escarpé que vous grimpez quatre à quatre. Ménagez-vous, vous allez crever.

Votre ascension dure une bonne heure encore, dans le jour finissant. Le chemin est devenu si étroit,

que vous êtes obligé de marcher dos contre la paroi, face au vide, butant contre les cailloux, mais avançant, toujours, chaque mètre gagné est une victoire. Une victoire sur quoi ? Où voulez-vous aller ?

Finalement, après un dernier détour, le chemin s'arrête là, comme une rivière disparaît dans le sable, comme s'il disparaissait dans la pierre.

Vous ne pouvez pas aller plus loin. Et vous ne pouvez pas revenir sur vos pas non plus : le chemin par endroits s'est éboulé. Il semblerait que vous soyez arrivé à votre terme, ce que vous ne parvenez pas à croire. Quelque chose – peut-être votre guide spirituel sur votre épaule – vous dit le contraire. Et c'est vrai. Contre la paroi de rocher, vous voyez que des marches ont été creusées, des parties saillantes sculptées en ronde bosse, comme des statuettes symboliques où poser vos pieds, où agripper vos mains.

Vous vous retournez doucement, par peur du vide, collez votre poitrine contre le rocher et recommencez votre ascension, un pied puis une main, soulevant vos cent kilos – quatre-vingt-cinq kilos bien vivants et dix-huit kilos morts.

Vous savez que ce que vous cherchez se trouve en haut, tout en haut de cette échelle de pierre, que votre ascension mène quelque part, que les choses ne vont pas s'arrêter là.

Et peut-être avez-vous raison. Peut-être les choses ne s'arrêtent-elles pas là.



## *La Véritable Histoire de mon père*

Votre ascension, en tout cas, se terminera ici. Les marches de pierre s'arrêtent, elles aussi, brusquement, comme si la personne qui les avait sculptées n'avait jamais pu terminer. La joue collée à la paroi, vous cherchez une dernière marche, quelque chose, une suite où vous agripper en tâtonnant au-dessus de votre tête. Mais c'est peine perdue, vous êtes arrivé au terme de votre fuite.

Alors, levant la tête, vous voyez descendre jusqu'à vous un rideau de brouillard, épais comme une mousse de bière brune ou une écume, sale et dense, un épais brouillard qui tombe doucement sur vous et vous enveloppe.

Alors seulement maintenant, vous comprenez que vous êtes entré dans la mort et lâchez dans le vide le corps de votre enfant pour y entrer seul.

## 39.

Personne n'a jamais retrouvé votre corps, ni celui de ma sœur. Seulement la voiture, portières ouvertes, au pied de la montagne et les traces de votre passage.

Pas de corps, pas de crime, la conclusion de la police qui n'a pas cru à mon histoire, mais à la vôtre seulement, comme tout le monde ici, plus simple, plus crédible, plus facile à admettre, plus politiquement correcte. Votre version des faits laissée à la postérité sur un mot posé sur la table de votre bureau, vous dédouanant de tout, responsable mais pas coupable, « un accident » avez-vous écrit, première cause de mortalité infantine, la noyade, alors que vous aviez ma sœur sous votre responsabilité, vous vous seriez endormi... Mensonge !

Et vous seriez parti, ne désirant plus vivre, ne pouvant pas affronter Nathalie, ni la vie sans ma sœur, votre trésor, votre enfant chérie, Aurore, votre enfant

unique que vous n'avez pas su faire grandir, avez-vous écrit.

Et moi ?

Personne ne m'a crue ! Oh ! non. Personne ne m'a crue !

Moi qui savais tout. Moi qui ai reconstitué l'histoire à partir d'indices que vous avez laissés derrière vous, autant de preuves, énormes, comment se fait-il que personne n'ait rien vu, rien compris ? !

Me prenant pour une folle, tous, Nathalie qui s'est débarrassée de moi, me plaçant dans un établissement spécialisé... alors que je ne suis pas folle ! Je dis seulement la vérité... Mais personne ne veut l'entendre.

Et la police, ignorant mes preuves, alors que je suis venue, tous les jours, en apporter de nouvelles. Cet inspecteur, je croyais qu'il était de mon côté, résumant ainsi votre histoire : « Un cadre de la finance d'une cinquantaine d'années tue lors d'une fête entre amis sa petite fille âgée de quatre ans, parce qu'il aurait mystérieusement découvert un sentiment paternel sur le tard et que cet amour violent l'aurait amené à tuer son enfant... Pas crédible. »

Pas crédible...

Les gens continuent à me demander le mobile du crime, vous savez ? Des années plus tard, ils continuent à me demander ça. Comme si je devais me justifier ! Je ne leur réponds plus. S'ils ne comprennent

*La Véritable Histoire de mon père*

pas que l'on peut tuer par amour, tant pis pour eux. C'est qu'ils n'ont jamais aimé. Sinon ils comprendraient. Sans avoir besoin de rien expliquer, ils comprendraient.

Moi qui ai vécu toute ma vie coupée du monde, seule, abandonnée, je sais ce que c'est que d'aimer, la folie d'aimer, jusqu'à l'insupportable, jusqu'au crime, jusqu'à commettre l'irréparable, pour n'avoir plus rien d'autre à vivre que cet amour.

Mais vous m'avez privée de cela, préférant ma sœur, légère sur vos épaules, ses mains dans vos cheveux, vous guidant vers la lumière.

Et, après toutes ces années passées à la fenêtre de ma chambre, je crois encore parfois vous voir tous les deux marcher dans la rue, main dans la main, vous si grand et si beau, elle si petite et fragile.

Et, après toutes ces années passées dans l'ombre de vous, vous qui m'avez toujours tourné le dos, il m'a semblé important, pour en finir avec tout ça, avant de quitter ce lieu, il m'a semblé important d'écrire, enfin, la véritable histoire de mon père, votre histoire, notre histoire à tous.